

An abstract painting with a textured, layered appearance. The colors are primarily earthy, including shades of brown, tan, and beige, with some cooler tones like blue and green on the left side. The brushstrokes are visible and expressive, creating a sense of depth and movement. The overall composition is non-representational, focusing on color and form.

Virginia Helbling

*Où naissent
les mères*

Traduit de l'italien (Suisse)
par **Lucie Tardin**

des femmes
Antoinette Fouque

Virginia Helbling

Où naissent les mères

Traduit de l'italien (Suisse) par **Lucie Tardin**

des femmes
Antoinette Fouque

OceanofPDF.com

Avec le soutien de la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia

Titre original : *Dove nascono le madri*
© 2016, Gabriele Capelli Editore

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
pour la traduction française

33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

EPUB : 978-2-7210-1150-3
PNB EPUB : 978-2-7210-1152-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

« Des générations silencieuses défilent, les visages des grand-mères que j'ai vues sur des photographies. Un fil de l'histoire remonte à la surface du fin fond de ma conscience et je me retrouve soudain au croisement entre celles qui m'ont précédée et celles qui suivront : livrée à l'histoire, une place rien qu'à moi. Avec ma fille, je suis née un peu moi aussi. »

V. H.

À L'HÔPITAL

Automne sec fait de feuilles qui s'effritent et de bogues vides. Dehors, le vent dessèche même les yeux. Je suis plongée dans une lumière poussiéreuse et persistante, les mains sur les cuisses, je porte encore ma chemise d'hôpital. Il y a quelques heures, ma fille n'existait pas et maintenant elle dort, les poings serrés comme des coquillages, la bouche qui suçote dans son sommeil. J'ai façonné une petite tête et une poitrine qui monte et qui descend, des mains et des pieds minuscules, des genoux et une colonne vertébrale parfaite, petit clou après petit clou. Les autres enfants ne me paraissent pas aussi impressionnants. Elle mâche dans son sommeil et avale. Elle soupire. Son souffle est imperceptible, je vérifie si elle est encore en vie. Elle est toute ronde, chaude, jaune et rose. Elle sent le lait caillé et le sommeil. Ses jambes sont trop frêles et son corps rebondi, un fœtus hors de l'eau. Dans mon ventre, elle faisait partie de moi, intime et complice. Maintenant, ce petit être s'éloigne, lentement, se refuse à ma compréhension et se fait mystère. En la regardant, je cherche à réordonner un univers qui est aujourd'hui sens dessus dessous, qui m'a laissée suspendue en plein vol, entre rêve et réalité, dans cette aura sans temps où naissent les prières. Et les mères.

Éreintée. Je sens le sang et la sueur. Sous la douche, j'ai la tête qui tourne, je m'appuie contre les carreaux, pendant que le jet d'eau me pince le dos et que ma peau s'épaissit de frissons. J'ai presque mal en l'effleurant, c'est une peau de fièvre, de vieille malade. Entre les jambes, je n'ose pas toucher. L'eau glisse sur moi et le parfum du savon efface mon odeur animale. Je redeviens un peu moi-même, je me retrouve un peu. Elle m'attend dans l'autre pièce, ou peut-être pas. Peut-être m'a-t-elle oubliée, se réfugiant dans ce sommeil qui l'enveloppe depuis des heures. Elle a des marques violacées en forme de fer à cheval sur les joues, là où le médecin l'a tenue avec ses instruments pour l'extraire de mon ventre comme une racine.

Elle est là, dans son berceau, les genoux repliés, et moi, sous la douche, le ventre encore gonflé mais vide. Je ne serai plus jamais celle d'avant. Même à distance, même en dehors de moi, elle me tient. Mes oreilles se tendent et devancent le bruit de l'eau. Je retiens mon souffle pour entendre au-delà du voile de pluie, au-delà des murs qui nous séparent. Mon ouïe s'est aiguisée instinctivement, prête à saisir les besoins de l'enfant aux moindres mouvements impalpables de l'air, à l'électricité statique ou à la densité atmosphérique. Je ferme les robinets pour m'assurer qu'elle ne pleure pas. Je tire le rideau. Rien. La salle de bains commune est jonchée de serviettes mouillées. Certaines sont suspendues aux crochets, tachées d'eau et de sang, d'autres en boule par terre, je les ai enjambées en entrant. Le rideau de douche se colle à mes flancs et à mon épaule, adhère à ma peau, froid comme des lèvres de limace. Dans la vapeur se mélangent baves, onguents et humeurs. Je ne veux ni toucher ni être touchée. Tout ce qui devrait s'évacuer dans le conduit flotte entre ces murs humides, comme pris dans un filet serré de viscosités en suspension. Du plafond goutte un dense exsudat collectif qui imprègne les tissus et lèche le miroir en le sillonnant. J'ai tant de crasse sur moi que je me sens encore sale après m'être lavée. La

lumière indécise au-dessus du lavabo rend plus épais l'enduit gras qui recouvre les surfaces.

Je vois mon reflet pour la première fois, une masse opaque dans la brume. L'image me surprend, je ne me reconnais pas. Les fesses, le dos, le visage, tout semble fait d'un latex difforme. Et j'éprouve un peu de compassion pour ce corps qui a vieilli d'un coup, qui s'est abandonné, qui a donné le meilleur de lui-même pour n'être plus qu'un rebut. Il a tout surmonté, même les pensées effacées par le travail, cédant à l'urgence de la survie, il a marché seul, sur le fil tendu entre la vie et la mort, et m'a ramenée saine et sauve, un enfant dans les bras.

De l'autre côté, les visites commencent. Le rideau qui me sépare de la chambre frémit à chaque passage. Je crains qu'on ne devine ma silhouette nue à contre-jour. Je me fige, comme une bête traquée, à l'affût des voix. Ils ont oublié de mettre une serviette pour moi ou quelqu'un a dû l'utiliser par erreur. J'essuie mon corps avec ma chemise d'hôpital pleine de sueur.

Les patientes font les cent pas en traînant les pieds dans le couloir. Je n'arrive pas à réfléchir. Il y a cet air vicié de la chambre et derrière le lit un cercle de lumière qui veille en silence. La femme à côté de moi mange en déglutissant bruyamment. Ça me dégoûte, la vapeur de son repas qui se condense sur le couvercle en plastique et retombe dans son assiette, se mélange aux chuchotements et aux bâillements, baigne les langues dans un clapotis mouillé, trempe le pain. Couchée sur le lit, je ferme les yeux, tandis qu'autour de moi flottent des corps mous, jaunes, des draps froissés, exposés à la vue de tous.

Ma mère arrive, haletante. Elle me demande :

« Comment tu te sens ?

– Bien. »

Un nuage d'air glacé l'enveloppe et se dissout aussitôt qu'elle m'embrasse sur le front.

« Pourquoi tu n’as pas appelé ? Je serais venue te chercher. Pourquoi tu as fait ça toute seule ?

– Il était quatre heures du matin... C’était plus simple d’appeler un taxi. »

Elle se penche sur l’enfant en ôtant sa veste et son foulard. Elle s’attendrit :

« Mon Dieu, elle est si petite !

– Tu veux la prendre ?

– Non, elle dort. »

Finalement, elle change d’avis :

« Je peux ? »

Elle se réchauffe les mains en les frottant l’une contre l’autre et Helena ne se réveille même pas quand elle est soulevée du berceau. Une grimace dans son sommeil et elle se pelotonne dans les bras de ma mère comme pour se blottir dans un nid.

« Comment ça s’est passé ?

– Ça va.

– Difficile ?

– Long.

– Si tu m’avais appelée... »

Je ne t’aurais de toute façon pas laissée entrer, je pense en mon for intérieur, sans lui dire.

« Erik ne vient pas ?

– Pas avant demain, ce soir il a un concert.

– Mince ! Tu aurais dû m’appeler ! »

Mais j’ai préféré le vivre comme ça, avec une course en taxi irréaliste. Le chauffeur qui m’a amenée à l’hôpital évitait les bouches d’égout :

« Ça va, madame ? »

Il conduisait vite.

« Mal, mais bien. »

Il m'a sans doute parlé de sa femme, de ses enfants, peut-être de sa mère, je n'ai pas compris, il y avait les contractions, le bruit du moteur. Il n'a pas voulu que je paie.

« Si tu m'avais appelée, je serais restée avec toi, répète ma mère.

– Je sais, mais c'était en pleine nuit, alors j'ai pensé au taxi. »

Elle fait la grimace, déçue.

« La prochaine fois, je t'appelle, promis. »

Alors elle sourit et regarde la petite. Je les observe et pendant un instant, tout se brouille. Ma mère a une nouvelle lumière. On dirait une Vierge à l'enfant, une mère grand-mère, une Sarah. Peut-être que jusque-là je ne l'ai jamais vraiment regardée, ou sans la distance nécessaire. Son visage a toujours été le miroir de mes émotions. Ma mère, considérée toujours et seulement en tant que mère, jamais pour elle-même, indépendamment de moi.

« Dans le temps, on ne gardait pas les enfants à côté du lit, dit-elle en brisant le silence, ils dormaient tous dans une grande chambre commune et on ne les emmenait vers leur mère qu'au moment de la tétée. J'aurais tellement aimé t'avoir près de moi plus longtemps ! Alors j'inventais des excuses, je mentais aux bonnes sœurs comme une gamine et on m'accordait un quart d'heure de plus. »

C'était comme un rêve, comme si je me trouvais dans un demi-sommeil étrange, le regard alerte, l'esprit endormi. La voix de ma mère, la présence de ma fille, l'image des bonnes sœurs, au loin, en noir et blanc, les rangées de petits lits en fer dans une grande pièce vitrée, tout ça suspend le rythme des choses en un point indéfini et abstrait. Des générations silencieuses défilent, les visages des grand-mères que j'ai vues sur des photographies. Un fil de l'histoire remonte à la surface du fin fond de ma conscience et je me retrouve soudain au croisement entre celles qui m'ont précédée et celles qui suivront : livrée à l'histoire, une place rien qu'à moi. Avec ma fille, je suis née un peu moi aussi.

Il fait nuit noire et Helena est avec les infirmières. Je n'ai pas réussi à comprendre pourquoi elle pleurait. Après la tétée, elle s'est mise à crier en agitant les jambes. Une autre nuit trop courte s'annonce. Les allées et venues continues de la journée ne m'ont pas laissée me reposer. Hagarde et ouateuse, tout à l'heure, j'ai confondu le bruit de la sonnette d'alarme avec la minuterie du four de la maison. En ce moment, tout a le pouvoir de me remuer le cœur : je pleure parce que je suis épuisée, parce qu'aujourd'hui j'ai accouché d'une petite fille et c'est comme si tellement de temps s'était déjà écoulé. Dehors, une lune en croissant et des nuages tirés par le vent qui resplendissent d'une lumière bleue. Erik est loin, à cause d'un concert. Je lui dis au téléphone :

« Elle est très belle. Elle a une petite tête de lutin. »

Et j'entends que lui aussi, à l'autre bout du fil, il pleure.

Je reprends ma fille, sans elle, je me sens démunie.

« Une buuuse ! »

Je me hâte de ramasser les chatons éparpillés dans la cour de la maison. Ils tremblent encore, queues hérissées sur des pattes hésitantes, coussinets roses de peau de bébé, et déjà ils s'éloignent du panier où dort leur mère, ventre en l'air, pour explorer le monde avec des yeux liquides et bleus comme des flaques de ciel réfléchi le matin en forêt. Une ombre survole en cercle les maisons et là-haut, attentive, à l'affût, elle guette la vadrouille incertaine des chatons. Majestueuse reine cruelle, la buse. Et puis un battement d'ailes rapide, un froid surgi de nulle part.

J'étais là, gamine, au milieu de sept petits chats. Je jouais et elle a plongé, je jouais avec eux et elle est venue. Implacable. Le bec affilé et l'œil en guerre, elle a écorché les nuages et déchiré

l'air. J'étais là et elle en a attrapé un, elle a volé un chaton. J'ai hurlé et hurlé et hurlé et hurlé.

Dehors, un vent violent malmène les arbres. J'aurais voulu me réveiller aux côtés d'Erik, il m'aurait réconfortée et j'aurais pu lui parler de ces images qui émergent depuis hier des abîmes de mon enfance. J'ai eu des rêves pénibles, manigances tordues, chatons étranglés ou empoisonnés à l'insecticide. Je me suis réveillée en sursaut et mon premier réflexe a été de vérifier si Helena respirait encore. Je lui ai pincé l'épaule jusqu'à ce qu'elle plisse le front et pousse un profond soupir. Après ça, je n'ai plus fermé l'œil. Je me souviens que lorsque j'étais enfant, quand la chatte avait une portée nombreuse, ma mère lui enlevait quelques petits et les donnait au voisin pour qu'il les noie dans le puits. « Elle n'a pas assez de lait pour tous les nourrir », me disait-on. Je n'arrive toujours pas à me défaire du chagrin éprouvé pour tous ces chatons noyés.

Helena pleure. Je ne sais même pas comment la porter, je n'ai jamais tenu d'enfant dans mes bras. J'appelle une infirmière et en attendant, j'essaie de la consoler en glissant mes mains sous le duvet pour lui caresser le ventre, en vain, mes doigts sont comme des bâtons de craie. Les cris de ma fille ont éveillé en moi un instinct mystérieux qui voudrait protéger et nourrir. Je croyais que ces gestes appartenant aux femmes depuis la nuit des temps me seraient venus spontanément, mais au contraire, en tant que mère, je me réinvente en partant de rien. Helena cherche mon mamelon avec zèle. Petite tête qui ballotte, visage tendu, elle est maladroite mais résolue, tout son être se tend en une bouche ouverte. Elle connaît le chemin qui la conduit à moi, c'est moi qui ne sais plus.

Je me réveille à nouveau. Dans mon rêve, il y avait les grondements d'un orage, mais ce n'était que le bruit d'un lit : ils ont amené une autre femme. Elle n'a pas encore accouché, ils ont posé l'appareil qui mesure les

battements du cœur du bébé sur son ventre. J'entends un galop lointain qui accélère parfois sa course. Son mari est à ses côtés, un grand ange gardien en blouson de cuir. Ils chuchotent et rient, en sourdine. Une infirmière arrive, elle contrôle l'appareil. Quand elle s'en va, les murmures de confessionnal reprennent et troublent mon sommeil, entre papouilles et reniflades.

« Mes bottines fourrées... mon pull suspendu à la buanderie... quelques petites choses... ma veste... les paquets... les cartes... c'est toi qui appelles ? »

Oui, c'est lui qui s'occupera de tout, il apportera le nécessaire, il arrosera les plantes, ne t'inquiète pas, l'ange gardien veille, il prend soin de toi, tu es en sécurité, protégée, entourée.

Ils mangent des caramels, le bruit du plastique et des langues qui polissent le sucre froisse les premières images de mon rêve et me ramène ici. Papier d'aluminium, baisers, galop lointain, quelqu'un qui farfouille dans un sac en cuir, le moindre son est amplifié par l'immobilité de l'air, par mon sommeil interrompu. Puis il fait presque jour et l'ange s'en va. Elle garde encore la lumière allumée, les yeux rivés sur son téléphone. Elle éteint enfin, s'endort et se met à ronfler. J'enfile mes bouchons d'oreilles, je peine à m'endormir.

À cette heure du matin, à la maison, il y a une lumière émeraude qui fait tinter les vitres avant de se poser sur les choses. Un merle chante, perché au sommet d'un pommier. Quelques minutes plus tard, les autres oiseaux s'y mettent aussi, agréables jacasseries qui accompagnent le lever du soleil. Une infirmière distribue des thermomètres en traînant les pieds. Une blancheur terne dilue le sommeil, des pleurs d'enfants au loin. J'ai l'impression d'émerger dans un bain d'éclats de verre. Ma tête, mes yeux, mes oreilles sont comme inondés de petits grains aiguisés. La femme qui est arrivée cette nuit n'est plus là. Ils l'ont emmenée, et son lit avec. Les autres se lèvent pour prendre leur douche, elles fouillent dans leurs armoires, leurs

valises, une chemise de nuit propre, un bandeau pour les cheveux. Leurs seins douloureux. Je m'assoupis. Dehors, l'air est luisant, j'ai la bouche sèche, le visage gonflé.

J'ai sali le lit, il y avait du sang partout. L'infirmière ne m'a pas jeté un regard, elle a tiré sur les draps, comme si elle arrachait de la mauvaise herbe.

« Vous avez même réussi à salir ça ! »

La couverture en laine toute tachée. Toujours sans me regarder, elle a dit :

« Mais quel gâchis ! »

Et moi, debout, pleine de vertiges :

« Je vais vous la rembourser.

– Non, ne vous inquiétez pas, on ne va pas vous la faire payer, mais je pense qu'on n'arrivera pas à la ravoir. Vous portez des serviettes hygiéniques ?

– Bien sûr. »

Elle hausse les sourcils, fait une grosse boule avec tous les draps sales qu'elle met dans un grand sac plastique dans le corridor. Elle revient avec des draps propres et une collègue. Elles refont le lit en silence. En mettant une nouvelle couverture, elle ajoute :

« Faites attention à ne pas salir celle-ci.

– Je n'en ai pas besoin, gardez-la. »

Elle s'arrête et me jette un regard sévère :

« Comme vous voulez. »

Elle reprend la couverture et elle s'en va.

Helena me regarde à peine, elle ne fait que dormir. Seuls la faim et les maux de ventre la réveillent. Elle vit dans son sommeil. Son univers est tellement ramassé sur lui-même que c'est presque comme si rien n'existait en dehors de son corps.

Une sage-femme me montre comment la porter. J'ai peur qu'elle me glisse des mains, de lui casser un bras ou une jambe en l'habillant. Ses membres sont comme des pétioles, des pampres, des tiges d'oxalis. « Les bébés ne sont pas aussi fragiles qu'ils en ont l'air », me rassure la sage-femme, et Helena s'abandonne dans l'eau tiède avec ses jambes repliées sur le ventre. Je la sèche, je l'habille, je la prends au lit avec moi, je l'allaité, je m'endors. Elle, encore accrochée à mon sein.

J'avale un peu de thé avec peine. Je n'ai pas d'appétit. Le matin est lourd, enveloppé d'une chape de lumière laiteuse qui écrase le soleil derrière les maisons. Ça s'est gelé à l'intérieur de ma tête : je vois de la glace quand je ferme les yeux et les images sont figées, collées à mes orbites, incapables de se muer en pensées. Mon seul désir est d'annuler par mon sommeil tout ce blanc oppressant qui m'entoure pour émerger dans la pénombre d'un après-midi, dans une odeur douceâtre de fleurs qu'on a laissées faner dans des vases. Helena somnole sur ma poitrine, la tête posée dans le creux de mon cou. Je reste immobile pour ne pas interrompre son calme parfait, et je glisse doucement dans un coin frais et sombre, privé de rêves.

« Il faut manger. »

Les grincements du chariot de repas me tirent de l'obscurité : de nouveau cette même blancheur qui s'engouffre derrière mes bulbes, sous les paupières. L'infirmière met un plateau à côté de mon lit et m'ôte Helena des bras pour la déposer dans son berceau.

« Elle transpire trop, là. »

Helena me laisse une empreinte ronde et chaude sur le cou et la poitrine, où elle dormait pelotonnée.

« Vous préférez vous lever pour manger ou je vous rapproche le plateau ?

– Je vais me lever. »

Les autres sont déjà en train de découper la viande dans leurs assiettes. Bruits de serviettes, de couteaux et de fourchettes. La femme qui suçait des caramels cette nuit est revenue. Elle mange en silence dans son lit. Ils ne lui ont pas encore amené son enfant. Je prends la grappe de raisin et le morceau de pain de mon plateau pour les mettre de côté. Je voudrais fermer le rideau couleur pêche autour de mon lit, je n'ai pas envie de me recoucher sous les regards des autres, mais je n'ose pas. Ça ne se fait pas de se tenir à l'écart. Je me couvre le visage avec mon coussin et je m'endors comme un insecte terré sous un tas de feuilles sèches.

Erik me réveille. On dirait une apparition. Il est si beau que ça me pince le cœur.

« Comment tu vas ? »

C'est l'heure des visites et les lits sont cachés derrière des murs de personnes. Helena dort encore. Erik se passe une main dans les cheveux. Il la pointe du doigt et demande :

« C'est elle ? »

Il s'approche en courbant un peu les épaules, peut-être pour se faire plus petit et ne pas l'effrayer. Il lui prend la main. Graine et coquille. Perle l'enfant, huître le père.

« Comment ça va ? Comment ça s'est passé ?

– Une sale histoire. Et le concert ?

– Comme d'habitude. »

Il effleure la joue d'Helena, il n'ose pas la prendre. Il murmure :

« Elle est tellement belle ! »

Je la couche sur les plis de sa chemise qui sont comme des draps blancs et soyeux.

« Elle est si légère... »

Il a l'air léger lui aussi et un peu gauche :

« Allez, raconte-moi. »

Je ne sais pas quoi lui répondre, ce sont des choses qui perdent de leur force quand on les dit.

J'étais là et à chaque cri, je me sentais toujours plus faible, toujours plus lointaine. Si ça continue, je vais mourir, et c'était la seule chose à laquelle j'arrivais à penser. Il faisait noir dans ma tête, ma voix teignait les murs de rouge et les gens autour de moi disparaissaient à chaque hurlement pour réapparaître aussitôt, impuissants. J'ai hurlé, jambes écartées, et de mon rectum s'échappaient des excréments mêlés au sang et aux autres liquides, mes fesses, ma vulve, n'étaient qu'un fragment de mon organisme, dont les cris étaient l'expression la plus intense. Victoire de la chair. Impossible de manifester de la pudeur en salle d'accouchement. À un moment donné, la nature déchire toutes les conventions. Si ça continue, je vais mourir, si ça continue, je vais mourir, jusqu'à l'arrivée du docteur qui m'a extrait Helena aux forceps. Dans un coin, une étudiante me regardait horrifiée, la main sur la bouche. Je ne sais pas qui lui a permis d'entrer, j'aurais voulu l'envoyer au diable. Mais ils ont déposé la petite dans mes bras et j'ai oublié tout le reste.

J'ai besoin d'odeurs et de lumières familières. La femme aux caramels pleure. Son mari a tiré le rideau couleur pêche autour du lit. Elle sanglote, une plainte muette dont l'ampleur s'accroît à chaque respiration. J'allait Helena en serrant les dents, mes mamelons sont endoloris et sanguinolents. À travers les vitres filtre une lumière bleuâtre qui creuse la pièce, laissant le fond de la chambre dans l'ombre, englouti par l'obscurité. Je suis une silhouette noire dans une atmosphère aveuglante et déformée. Qu'est-ce que je fais là ?

La nuit déroule de longs tapis de songes nébuleux. En me réveillant à cause des pleurs d'Helena, j'ai la sensation d'avoir essayé en vain de déchiffrer les pages d'un livre à l'écriture dense, d'avoir cherché des mots ou des numéros de téléphone dans des listes effacées. Je garde en moi une

impression d'irrésolu, une gêne entortillée dans l'endroit le plus reculé de mes pensées. Je croyais avoir dormi une nuit entière, mais une seule heure s'est écoulée depuis la dernière tétée.

J'allaite de nouveau. L'enveloppe couleur pêche au fond de la chambre est silencieuse, la femme doit s'être endormie. Les autres aussi dorment et le fait d'être seule parmi tant de corps abandonnés au sommeil est étrange. Je suis la seule à être réveillée, la seule à observer le trajet d'une voiture là-bas sur la colline. Helena se calme après quelques déglutitions, le lait goutte de mon sein, mais elle n'en veut plus. Je m'enfonce dans une nuit de recherches infructueuses. Une heure et demie plus tard, elle m'appelle de nouveau. Je me réveille dans le noir, désorientée et confuse. Je croyais être chez ma mère, dans le lit de mon enfance. Helena hurle et ne veut pas s'accrocher. J'appelle une infirmière, mais la petite s'obstine et nous n'arrivons pas à la mettre au sein.

« Si vous préférez, je peux la prendre là-bas. »

L'infirmière la tient à plat ventre sur la paume de sa main, une position d'équilibriste. Moi, si je la portais comme ça, elle me glisserait des doigts comme un œuf.

« Merci. »

Je ne voudrais pas la laisser partir avec ses cris désespérés qui me font transpirer, mais j'ai tellement besoin de dormir, de m'isoler de tout l'espace de quelques heures, que pour ne pas rester en alerte, pour ne pas capter la voix d'Helena au loin, je mets mes bouchons d'oreilles et j'essaie de retourner dans le lit de mon enfance, avec la petite fenêtre qui encadre le pin, les bavardages des merles perchés sur le toit.

On me ramène Helena après deux heures.

« Elle veut sa maman », déclare l'infirmière en me la tendant avant même que je sois tout à fait réveillée.

Je l'allaite de nouveau, dans mon lit inconfortable, avec son menton qui appuie sur ma poitrine et ma tête lourde. Helena suce un peu et se détache

en hurlant. Je ne bouge pas, je reste repliée sur moi-même et la laisse pleurer dans mes bras. Je gagne ainsi, les yeux fermés et la tête penchée, quelques secondes d'obscurité, de paupières humides qui embaument mes yeux. Quelques secondes, je les compte, pendant lesquelles je ne fais pas attention à Helena qui crie, je m'octroie ces miettes de temps pour moi, juste une dizaine. Puis je me lève, je la mets dans son berceau et je sors avec elle de la chambre. Le corridor est comme recouvert d'une couche de glace, je glisse en avant et en arrière, pas après pas, lentement, en mesurant le bruit de mes pantoufles qui crissent, les inspirations d'Helena entre ses hurlements. Il y a des tableaux contre les murs, des visages d'enfants nés les années précédentes, des aquarelles ternes de paysages champêtres. Mon reflet sur le linoléum me suit fidèlement, j'observe les photographies, les peintures, les cadres, le papier peint, les inscriptions sur les portes et les armoires. Je dois me concentrer, parce que les pleurs d'Helena s'immiscent et s'enfoncent en moi, me secouent douloureusement les nerfs, y résister est une vraie torture.

Le matin, la lumière est éclatante, j'ouvre les yeux dans une luminosité tranchante, stridente. Aujourd'hui, on a rendez-vous avec le pédiatre. La femme aux caramels s'est levée avant moi, elle a laissé ses draps humides et emmêlés dans une grosse boule. Helena est réveillée et regarde autour d'elle, les yeux embués d'eau, les lèvres qui se retroussent en petites grimaces. Hier, ils lui ont donné du thé pour la calmer. Elle a bu goulûment et s'est endormie.

« Vous devriez l'allaiter. Ça fait bientôt trois heures, me dit une infirmière avec le dossier d'Helena en main.

– Oui. »

Je tends les bras pour la prendre. Mais Helena ne semble pas avoir faim, elle ne se tourne pas vers mon sein et continue à explorer avec ses yeux, comme si elle flottait entre le monde et une intériorité toute sienne. Elle habite dans des limbes bien réels, elle est là sans être présente, sur une autre

fréquence, ou peut-être que venir au monde ne signifie pas seulement sortir du ventre de sa mère, mais aussi accéder progressivement à ce qui nous entoure. Combien de fois naît-on dans une vie ?

Je sors de la chambre avec le berceau. En regardant les autres mères, j'en viens à croire que pour elles, c'est tout à fait normal de se mouvoir avec un petit être près de soi. Pour moi, la chose est encore singulière et je souris en voyant mon reflet dans la baie vitrée. J'ai l'impression d'être le fruit d'un collage. On a découpé ma silhouette pour la placer dans un autre contexte.

Mon ventre me manque. La sentir se retourner comme un chat assoupi ou sursauter d'un coup à l'un de mes gestes. Une surprise entre les légumes d'un minestrone ou les scènes d'un film. Je me disais : « Elle est bien là », entre mille autres préoccupations domestiques. Capturée le temps d'un sourire, j'étais projetée dans cette période lointaine, si reculée dans ma conscience, celle de la vie dans le ventre maternel. Contraction temporelle, l'antiquité de chaque existence devient un présent tangible et cette main tendue, qui cherche à percevoir les mouvements du fœtus, effleure en réalité la plus ancienne phase de l'humanité. Sa présence déboussole la ligne du temps : dans ses yeux, je lis un lieu lointain dont je n'ai plus le souvenir. Elle est ici, elle me fixe, elle me cherche du regard entre les ombres et me révèle cette époque révolue et partagée. Helena m'interroge ou peut-être est-ce moi qui m'interroge à travers elle. Tout me semble chaotique et nouveau.

Le pédiatre l'observe sous une lampe à infrarouge qui la réchauffe.

« Est-ce qu'elle mange ?

– Oui.

– À quelle fréquence ?

– Toutes les heures. »

Pendant un instant, il a l'air pensif, puis il me sourit :

« C'est normal les premiers jours. »

Il me la tend, confiant :

« Tout va bien. »

Mes seins aussi ronds que des grenades, je crois que j'ai une montée. J'allaite assise sur le bord du lit. La chambre est vide. Il y a un grand désordre ici, les lits sont gonflés de couvertures et de duvets, les tables de chevet encombrées. Nous avons de petits espaces privés en commun, et bien que je ne puisse pas m'empêcher de regarder, l'intimité des autres m'agace. Je ne sais pas ce qui m'irrite le plus, partager mon quotidien animal ou supporter celui des autres.

Quand la chambre est pleine, il n'y a jamais de silence, même si chacun fait en sorte de déranger le moins possible, en parlant à voix basse, en bougeant prudemment. Les respirations remplissent la chambre, de petits bruits ronds me glissent dans les oreilles. Impossible de les ignorer. À part moi, personne ne semble prendre garde à la fermeture éclair d'un sac à main, aux quintes de toux, aux pages froissées d'une revue, aux sanglots étouffés de la femme aux caramels derrière le rideau couleur pêche. Pendant la journée, elle n'est revenue dans la chambre que pour prendre ses repas, et maintenant qu'on l'a contrainte à rester au lit, elle s'est enfermée dans son cocon couleur pêche pour y dévorer ses soupirs. Son bébé est né prématurément. Ils le gardent en couveuse à l'étage supérieur. Elle monte pour lui donner du lait à la seringue quand les infirmières l'appellent, puis elle retourne dans son lit toute seule au milieu de mères plus chanceuses qui peuvent tenir leur enfant dans leurs bras. Les autres aussi doivent s'être rendu compte qu'elle pleure et qu'elle se mouche continuellement, mais elles s'en moquent. Elles semblent toutes s'être adaptées à cette vie commune forcée, même si elles doivent la trouver aussi vaine et opprimante que moi. Elles rêvent les yeux ouverts, plongées dans une bulle qui les isole, elles effacent ce qui les entoure en le refoulant, en le maintenant soigneusement en dehors de leur champ de vision. Je me demande pourquoi

moi, qui suis tant agacée par les cliquetis, les mâchonnements, les éternuements et les bruits de pas, je continue à tout absorber avec mes yeux, comme si je risquais, en ignorant le déploiement de la vie banale des autres au premier plan, de perdre de vue ma propre personne.

Je reçois la visite de ma mère et de mes oncles et tantes. Erik repassera plus tard. Ils couvrent Helena de compliments. Un peu à l'écart, ma mère jubile. Helena dort et se laisse passer de main en main, bercée par différentes odeurs et paires de bras.

Dehors, le jour baisse lentement. Les petites lumières derrière les lits s'allument. C'est l'heure du souper. Je n'ai pas dîné, je n'ai plus d'appétit. Sur le plateau, un bouillon de poule puant. Helena dort encore.

Erik me rend visite avec ses parents. Il est frais et majestueux. Je rougis en l'embrassant. Contrairement aux miens, les parents d'Erik ne touchent pas la petite. Ils se contentent de la regarder en souriant :

« Elle ressemble à Erik... Tout s'est bien passé ?

– Oui.

– Tu es courageuse d'avoir fait ça toute seule. »

Peu après, c'est le tour du frère d'Erik et de sa femme. C'est la première fois que je les vois. Ils se tiennent à une distance respectueuse et leur regard saute de la petite à Erik, puis à moi. Ils cherchent les ressemblances. Ils nous parlent de leur chien, il a peut-être senti quelque chose dans l'air, parce qu'au moment du départ pour la clinique, il voulait monter dans la voiture lui aussi. Ils ont dû l'enfermer dans son enclos. La mère d'Erik énumère ensuite ses amis et connaissances qui nous transmettent leurs vœux.

« Ils ont téléphoné hier soir de l'étranger. »

Je souris. Je dis merci. Ensuite, ils décident enfin qu'il est l'heure de partir, et la mère d'Erik s'approche de moi, se penche et m'embrasse sur le front. Je me fige, tendue, je ne sais pas quoi dire ni quoi faire. Je rougis. Je

me sens comme une petite fille. Ils s'en vont et emmènent Erik. J'ai un besoin urgent de réconfort.

Sur mon plateau, il y a encore le bouillon de poule froid, les autres ont vidé leurs bols à petites gorgées. Avec allure, tact et méthode, elles ont bu cuillérée après cuillérée, proprement. Maintenant, au lit ! Elles éteignent leur lumière, les unes après les autres, parce que c'est comme ça qu'on fait après le repas : on se couche bien sagement. Je voudrais fermer le rideau couleur pêche et faire comme la femme aux caramels, pleurer un peu, me moucher, mais j'ai plus de rage en moi que de larmes. Mes seins me font mal et mouillent ma chemise. Helena dort encore.

Il fait à nouveau nuit. Respirations profondes poussées puis tirées sur de longues cordes, en haut, en bas, dans le puits des gorges. La femme derrière le rideau couleur pêche ronfle et siffle. Mes seins vont éclater, je n'arrive même pas à bouger les bras pour porter Helena, mes mamelons sont transpercés de longues aiguilles. Le lait ruisselle sur mon ventre et ma culotte. J'appelle une infirmière.

« Ça fait combien de temps que vous n'avez pas allaité ?

– Depuis cet après-midi.

– Et votre fille, elle dort depuis quand ?

– Depuis cet après-midi...

– Pourquoi vous ne l'avez pas réveillée ? »

Pour avoir un peu la paix, je voudrais lui dire, mais je me tais, elle ne comprendrait pas.

« Elle dormait profondément et... »

L'infirmière la prend, elle essaie de la réveiller, mais Helena s'est enfoncée dans un sommeil qui la comble, elle n'ouvre ni les yeux ni la bouche. L'infirmière la met sur moi, une lancée dans mon sein me fait serrer les dents. Helena approche sa petite tête du mamelon, mais elle ne se réveille pas, on dirait qu'elle n'a pas faim.

« Quelque chose cloche... » dit l'infirmière après plusieurs tentatives.
Elle demande une collègue en appuyant sur le bouton d'appel.

« Il y a une petite qui ne se réveille plus ! »

Un poids m'écrase violemment contre terre, je me sens défaillir, ma poitrine et mes mains se glacent. Je demande terrorisée :

« Comment ça, elle ne se réveille plus ?

– Je n'arrive pas à la réveiller. »

L'infirmière secoue la tête, et entre-temps sa collègue nous a rejointes.
Je me mets à crier :

« Pourquoi elle ne se réveille pas ? Elle dort ou elle est morte ?
Pourquoi elle n'est pas réveillée ? Elle est morte ? Pourquoi elle ne se réveille pas ?

– Calmez-vous, dit l'autre infirmière, en m'aidant à m'asseoir. On va appeler le médecin. »

Je tremble et mes dents claquent toutes seules.

« Helena ! Pourquoi elle ne se réveille pas ? »

Je voulais juste une pause ! Les infirmières l'emmènent hors de la chambre et je les suis, à bout de souffle. Je voulais juste une pause ! Je demande dans un filet de voix :

« Elle est vivante ?

– Bien sûr qu'elle est vivante, me répond l'infirmière qui la tient.
Regardez, elle respire. »

Le petit ventre d'Helena monte et descend tranquillement, elle est tiède et belle. Le devant de ma chemise de nuit est trempé de lait, le tissu se colle à moi comme une seconde peau. Je sens de petites gouttes couler sur mes cuisses, du lait ou des larmes.

« Venez, le médecin est arrivé. »

Une infirmière me prend par le bras et me conduit dans la salle du pédiatre. Je ne sais pas combien de minutes se sont écoulées, je suis là, sous

les néons, derrière un voile d'eau argenté, depuis tellement, tellement de temps.

« Vous êtes sûr qu'elle n'est pas en train de mourir ? »

J'ai un buisson de ronces dans la gorge, ma voix résonne à peine.

« Elle n'est pas en train de mourir, hein ?

– Elle ne va pas mourir, madame, votre fille va bien », dit le pédiatre d'une voix calme.

Ce n'est pas le même que ce matin, il est plus vieux. Il me serre la main sans remarquer que je suis trempée de lait, qu'on voit mes seins et ma culotte de maternité à travers ma chemise. Il manipule Helena délicatement.

« Elle a faim, dit-il après une brève auscultation. Elle dort pour économiser ses forces.

– Je n'ai pas assez allaité !

– Non, madame, c'est votre fille qui n'arrive pas à téter. »

Il ouvre la bouche minuscule avec un doigt et coupe quelque chose sous la langue avec une paire de ciseaux pointus. Helena fait une grimace, un bref vagissement. Je dois la nourrir au biberon pendant quelques jours pour qu'elle reprenne des forces.

Ils m'ont vidé les seins, trait comme une vache et ils ont donné le lait à Helena qui est désormais sous surveillance. Je retourne dans la chambre, lourde et molle. Il fait nuit noire. Les infirmières ont des chemises jaune pâle et des visages sereins qui incitent au sommeil. La femme aux rideaux couleur pêche n'est pas là, elle doit être à l'étage avec son bébé. Une autre femme allaite devant la fenêtre, je lui souris, elle me répond. Le lit n'est pas confortable, enchevêtré et bosselé, mais je dors pendant toutes les heures de la nuit qu'il me reste, je dors comme si on m'avait enterrée sous des couches de terre, sans rien sentir, sans rien rêver.

On vient avec un gros mal de ventre et on repart avec un bébé dans les bras. Dans la voiture avec Erik, souriant et heureux, je retrouve mon

monde, ma maison. La réalité vue avec des yeux de mère est différente : l'air est pur ici, on respire mieux. Peut-être à cause du ciel limpide, du bleu glacé de l'horizon ou de cette joie enfantine qui excite mon imagination, je ne sais pas, mais quelque chose, ce soir, dilate tous mes sens.

OceanofPDF.com

À LA MAISON

Erik est étendu sur le canapé avec Helena qui dort sur son ventre. Elle ne fait pas la différence, quand elle a faim, elle fouille les plis de sa chemise avec sa bouche.

À la maison, c'est comme si je cherchais quelque chose. Je ne sais pas par où commencer. J'ai perdu le fil qui tissait mes journées et maintenant, je ne sais plus comment le retrouver. Je grignote deux noix, j'arrange les coussins sur le canapé, je passe un chiffon trop mouillé sur la table et ma feuille de papier colle à la nappe en plastique. Je n'arrive pas écrire, même les cartes de remerciements.

Dans un fauteuil près du lit d'Helena, Erik joue une mélodie en effleurant à peine les cordes avec l'archet. Des notes longues comme le souffle du sommeil. Il n'a pas sa posture habituelle, celle qu'il a quand il joue avec l'orchestre. Il est relâché, appuyé contre le dossier, les yeux fermés. On dirait qu'il dort et que les sons du violon sortent de sa poitrine. Helena somnole, un œuf fraîchement pondu dans une couverture en laine. L'instant est fragile, je n'ose rien toucher par peur de le briser. Dans la cheminée, les langues bleuâtres des flammes lèchent une bûche fendue en deux.

Helena est une comptine, des ricochets de consonnes et de sons déliés. Je la regarde et ma bouche répète toute seule les chansons et les rimes de quand j'étais petite.

Passe la dormette,
Passe vers chez nous,
Pour endormir Ninette
Jusqu'au point du jour.

La vie, la vraie, n'a pas encore commencé. Enfin, c'est l'impression que j'ai. Les heures roulent par la fenêtre avec le soleil, et moi je flotte dans un air de conte de fées. Je n'ai pas encore accès à la réalité. Erik aussi évolue dans une dimension suspendue, il entre et sort de la maison sans faire de bruit, comme s'il effleurait les choses et la terre. Il me parle calmement, d'une voix douce, son regard vif pénètre sous ma peau.

Quand je suis rentrée, on aurait dit que c'était Noël. Le lit était couvert de cadeaux. Les lumières chaudes à l'intérieur, les rubans, les cartes de vœux et dans la cheminée, le bruit d'un bon feu. Je m'y suis blottie.

Je la prends, je la porte, je la couche. Elle me subit et moi, je m'étonne en la regardant. Je ne suis pas encore habituée à sa présence.

Dans quelques jours, Erik repartira en tournée et je devrai me débrouiller sans lui. Je tourne autour de sa présence. Il fait des allers-retours entre le Conservatoire et la radio, il rentre à la maison seulement pour déjeuner, se laver, se changer. Je l'assiste en épouse dévouée, je me consacre à lui tout entière.

Avant de venir vivre avec Erik, je n'avais pas réalisé que nous passions si peu de temps ensemble. Nous nous retrouvions parfois le soir, sinon il y

avait le travail, les leçons de musique et je restais volontiers à la maison. Le temps passé avec Helena est un espace vide qui s'est créé autour de moi d'un coup. Il rend la présence d'Erik éphémère et mes journées interminables. Ma mère dit que je devrais en profiter et je voudrais pouvoir le faire, mais je n'arrive à rien avec cette feuille blanche entre mes mains.

Je sors faire une promenade. Deux petits vieux, un couple sur les soixante-dix ans, balaient méticuleusement les feuilles mortes dans leur jardin et se plient en deux pour ramasser les plus petites qui échappent aux dents du râteau. Je sais qu'ils ont perdu leur seul enfant quand il était adolescent. Un après-midi, j'ai vu l'homme, avec ses gants de jardinage et son tablier, qui détachait les fleurs fanées d'un hibiscus. Un autre jour, la femme coupait des brins d'herbe au ciseau le long du sentier. J'ai toujours considéré vain d'accorder un soin aussi excessif à son jardin, un mouchoir de terre à arroser, à tailler, à défricher perpétuellement. Mais à les regarder, je m'émeus : c'est avec la même patience qu'ils auraient élevé leur enfant. L'attention avec laquelle je les vois ôter les petits cailloux de leur pelouse m'attriste. Si leur fils était encore en vie, il aurait mon âge et au lieu des feuilles mortes, les deux vieux s'occuperaient de leurs petits-enfants.

Je prends la route qui monte dans la montagne. Mon âme ici prend des reflets dorés, comme les feuillages traversés par de longs rayons de soleil. Si je pouvais, ma maison, je la construiraïs au milieu de la forêt et la nuit, je resterais là, dans le noir, silencieuse, à écouter le piétinement des cerfs, le bruissement dispersé des sangliers.

Erik vient et il repart. Je passe mes journées, muette. Un silence m'est tombé dessus. Je savais que m'occuper d'un enfant serait difficile, mais j'étais loin d'imaginer combien ma liberté m'aurait manqué. On dirait qu'Helena le fait exprès : elle se réveille quand je suis fatiguée et elle dort quand je veux sortir. En ville, ce matin, tous les regards étaient sur moi. Elle

hurlait, toute rouge et pleine de sueur, je la passais d'une épaule à l'autre, sans parvenir à la calmer. Je n'ai pas compris ce qu'elle avait. J'ai laissé les bols que je voulais acheter dans un rayon et je suis rentrée à la maison.

J'ai de grandes ailes liées. C'est comme si je vivais dans un enclos où tout était possible, et pourtant je n'arrive à rien.

Une amie m'appelle, enjouée et bavarde. Elle remplit les vides avec de longues phrases alambiquées qui l'essoufflent. J'acquiesce de temps à autre. Elle me demande :

« Mais toi, ça va ?

– Bien sûr, pourquoi ?

– Tu m'as l'air distante.

– Excuse-moi, je suis encore un peu déboussolée. »

Je peine à trouver un moyen de mettre fin à la conversation. Les mots me pèsent tellement ! Je les déterre comme des pierres enfouies dans des grottes souterraines. Je pourrais m'en sortir avec un dixième des phrases que je prononce. Et elle, elle parle et elle parle, Helena, les nouveau-nés, les petites choses et les petites mains et les petites chaussures, comme si les enfants vivaient dans un monde réduit. Même sa voix rétrécit, son ton est une octave trop haut. Pourtant, chez moi, tout devient gigantesque, les émotions s'amplifient et rebondissent, j'entends crisser sous mes dents la moindre fausse note. Un rien suffit à me faire pleurer.

Depuis qu'Erik est parti, plus rien ne bouge ici. Le temps se dilate et engloutit les heures. Je parcours des landes immobiles dans l'attente.

Le piano fermé me regarde. On se regarde l'un l'autre. Moi, depuis la table de la cuisine, comme derrière une barrière infranchissable. Et lui, là-bas, félin patient entre les cartons remplis de livres. J'aimerais jouer, mais Helena dort.

J'ai recalibré mon quotidien en fonction des besoins d'Helena, j'ai relégué le temps et mes tâches à une dynamique monotone presque rituelle. Les jours passent, rythmés par les besoins physiologiques de ma fille, ses repas et son sommeil. Je vis dans le concret, le tangible, agrippée aux racines du corps. Mon temps est un temps qui avance en marge des activités humaines, il est à part, sans attentes ni objectifs, il se recycle en suivant le lever et le coucher des astres, il est immuable, figé dans un éternel présent.

J'allaiter toutes les deux heures, jour et nuit. Deux heures passent et je m'arrête, tout s'arrête. La nuit, les rêves repoussés avec peine dans leurs cavernes, le jour, les besoins renvoyés à l'échéance des deux heures, à un futur imminent qui procrastine toujours. J'avance par à-coups, comme une voiture qui démarre et puis s'arrête et puis repart et s'arrête encore, et qui avance comme ça en accélérant et en freinant sans cesse. Erik ne le sait pas, parce qu'il est toujours loin et sa place est aux côtés du chef d'orchestre vêtu de noir. Il joue, il dîne, il dort, sans interruption, sans savoir qu'en vivant par fragments, on se perd, on perd le fil des pensées, les plans, la vision de soi à long terme. Brisée en petites portions de temps, je lutte pour m'imaginer, pour trouver ce qui me constitue. Mes habitudes, par exemple, ou mes petits plaisirs, il n'y a plus de place pour ça dans l'allumer-éteindre répété de mon nouveau mode de fonctionnement. Je m'effrite au rythme des deux heures. Fractionnée. Inconsistante.

« Donne-toi du temps, me dit ma mère au téléphone. Tu finiras par t'y faire. Cherche quelqu'un, fais-toi de nouvelles amies, il doit bien y avoir d'autres femmes comme toi !

– Non, je n'en connais pas. »

Les autres mères ont accepté leur rôle, elles sont arrivées à destination satisfaites. À la maison. Alors que moi, je ne sais même pas comment m'établir. Je ne sais pas si je dois attendre qu'un changement se produise naturellement en moi ou si je dois le rechercher. Je ne me résigne pas encore, parce que je crois que c'est impossible de perdre sa liberté du jour

au lendemain, son identité, la maîtrise de son corps et de ses idées, sans même vouloir tout récupérer tout de suite, sans larmes, sans colère, sans peur. On ne peut pas juste dire que les choses sont comme elles sont, et se mettre à faire des gâteaux.

Après avoir pleuré pendant deux heures durant lesquelles je l'ai allaitée, lavée, bercée, allaitée à nouveau, portée dans mes bras, Helena a enfin été vaincue par le sommeil. Un de ceux qui l'enveloppent et la transportent ailleurs. Derrière ses paupières, des rêves au berceau, impénétrables. Des impressions, des voix ou peut-être, qui sait, un retour au ventre maternel. J'en profite pour sortir les poubelles, laver et sécher la vaisselle. J'enlève les miettes de la table, je passe un coup de balai, je ramasse les journaux et les feuilles, j'enfile le linge dans la machine à laver et je commence à repasser. Mes pensées se réduisent à des syntagmes isolés : bien dans les coins, la serpillère pue, une corbeille pour le papier, ceux-là sans adoucissant, voilà une bonne chose de faite.

Il y a des jours où je frémis, j'aurais besoin d'une éternité pour réaliser mille idées. Je me sens féconde et créative. Le matin, j'ai envie de bouger et surtout de jouer : ça fait des semaines que je n'ai pas touché au clavier, mes doigts sont raides. Je bouillonne en comptant les heures que je passe à faire digérer quelques millilitres de lait à ma fille et j'ai du mal à contenir ma colère, même contre ma mère qui semble vouloir me réduire à un mamelon géant avec ses conseils. Sois patiente ! Tiens-la dans tes bras. Câline-la un peu ! Et ces derniers jours, je remets mes désirs à une date ultérieure, toujours plus floue et lointaine. Tu auras du temps pour la musique plus tard, c'est ta fille qui compte, maintenant.

Contrainte, même pour les besoins élémentaires. Helena est un frein à tous mes possibles. Mais certains jours, comme aujourd'hui, je ne ressens rien à l'intérieur. Ce n'est pas un calme, mais plutôt une stagnation, un désert d'émotions qui me rend plate et me prive de pensées pendant des

heures. L'automne est jaune et le soleil tiède a rendu les feuilles odorantes. Je reste là, en silence, assise près d'Helena, à regarder la fenêtre jusqu'à ce qu'elle devienne noire.

Erik au téléphone.

« Comment ça va ? »

– Ça va.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien.

– T'es fâchée ?

– Non.

– T'es triste ?

– Même pas.

– Qu'est-ce que t'as, alors ?

– Mais rien ! »

Quand il raccroche, je débranche le téléphone et je m'éteins dans mon lit.

Dans la rue, les rencontres entre parents me rappellent celles des chiens : on se repère, on s'approche, on se renifle.

« Quel joli bébé ! »

Sniff, sniff.

« Comment il s'appelle ? »

Sniff.

« Le vôtre aussi est joli.

– Il s'appelle Marco. »

Sniff, sniff.

« Et le mien, Adriano. »

Sniff.

« Combien il pèse ? »

Sniff, sniff.

« Il fait ses nuits ? »

Sniff.

« Vous allaitez ? »

Sniff, sniff.

« Le mien, il ne fait jamais son rot.

– Pour son caca, il est toujours ponctuel. »

Sniff.

« Comme il dort ! »

Sniff, sniff.

« Qu'est-ce qu'il est grassouillet ! »

Sniff.

« Maintenant, on va prendre le goûter.

– Et nous, on va faire les courses.

– Au revoir.

– Au revoir ! »

Je me demande pourquoi les conversations entre parents sont toujours un échange de phrases qui n'arrive pas à aller au-delà de lui-même, au-delà de l'interaction. Au lieu de discuter, on se passe courtoisement la parole. Malgré toutes les simagrées rituelles qu'on dispense aux enfants des autres, ceux-ci n'ont en fait aucun intérêt pour nous. Alors les discours sont farcis de cordialités sans contenu. Une comédie.

Le vent m'assaille. Quand je sors avec Helena, je dois me tenir bien droite. À la maison, j'ai tendance à marcher un peu voûtée. Je dois être digne. Et fière. Mon regard oscille entre les couvertures qui bordent la petite et les arbres éclairés de soleil. L'horizon est dégagé. Même quand je suis dehors, je ne peux pas détacher mes yeux d'Helena. Je suis toujours en alerte, chaque minute. Au lieu de me promener, je marche en faisant attention à chaque bruit, chaque petit caillou sous les roues, je vérifie trop souvent si tout va bien, si elle dort encore, si elle respire, pour pouvoir profiter de l'air frais, de la lumière, des couleurs, et je me perds entre sa

petite tête encore gonflée et les feuilles fanées d'une vigne, les hautes herbes sur le bord de la route. Un homme avec une barbe noire cueille des chrysanthèmes dans son jardin. Je lui dis bonjour, mais il ne m'entend pas et enveloppe son bouquet dans du papier journal.

À la maison, j'allait et le piano est là. Il me regarde, comme toujours. Il m'attend. Une envie mousseuse me bouscule à l'intérieur et fait accélérer les battements de mon cœur. Helena se détache de mon sein, endormie. Elle a mangé, elle est repue, détendue, elle se sent bien, aucune raison de s'inquiéter. Je la dépose dans son berceau. J'ai des frissons et je transpire. C'est décidé, je joue, même si elle se réveille, même si elle commence à pleurer. Un désir terrible. J'ouvre le piano et je m'assois. Il me sourit. La mélodie envahit la pièce comme un parfum, s'empare de tout l'espace et le secoue de sa torpeur, en soufflant jusque dans les coins pleins d'amas de poussière. La musique déclenche des mécanismes anciens. En jouant, je sens mon sang qui palpite, le grincement lent du devenir. Helena pleure et se débat dans son berceau, mais je ne veux pas m'arrêter, je m'agrippe à la mélodie, obstinée, avec les deux mains. Je joue pendant plus de deux heures, jusqu'à ne plus rien avoir pour écraser les touches, jusqu'à m'être jouée tout entière. Alors je débranche le téléphone, j'allait Helena et je m'endors près d'elle, mon mamelon à portée de sa bouche.

Le soleil plonge derrière la crête des montagnes en glissant loin des coteaux et des murs des maisons. Arrachée contre son gré, la lumière s'en va au moment de la journée où j'aurais le plus besoin d'elle.

Avant d'accoucher, j'ai congédié tous mes élèves, en leur disant que je ne savais pas quand je pourrais reprendre. Je ne les ai pas encore remerciés pour les fleurs et les cadeaux qu'ils m'ont envoyés et chaque jour, je remets au lendemain ma résolution de leur téléphoner. Ils ne comprendraient pas que je ne les fasse pas revenir, maintenant que je suis rétablie. Je devrais

nettoyer l'appartement pour leur venue, excuser les pleurs d'Helena, abandonnée le temps d'une leçon, et ça m'agace d'imaginer qu'ils me voient allaiter, alors que ce sont encore des gamins, même si leurs mains sont plus grandes que les miennes. Erik trouve que je devrais leur donner le nom d'un autre professeur.

Un soleil tiède réchauffe les prés et fait somnoler les chatons sur les murets. Le gravier crisse sous les chaussures. C'est l'essence même de la promenade, un piétinement flegmatique et mesuré. La fenêtre de l'homme à la barbe noire, qui ramassait des chrysanthèmes hier dans son jardin, est ouverte. Le vent agite un peu le rideau. Ce matin, il est sorti avec un seau rempli de cendres, il l'a posé devant sa porte avant de disparaître. Je lui ai dit bonjour, avant que l'embrasement de la porte ne l'aspire. Il a jeté son regard par terre, sans répondre. Aucun indice sur lui. Sa maison est blanche, entourée d'un jardin et d'un pré. Un grand tilleul projette son ombre et ses branches sur la façade.

Je ne sais pas encore habiller la petite. Ses chaussettes lui glissent des pieds quand elle bouge, son bonnet descend sur ses yeux et elle s'enfonce dans le col de sa veste. Je m'efforce de dénouer cette petite pelote qui s'emmêle.

J'essaie de traduire les gestes des autres mères. Elles sont l'image même de la maternité, dos courbés sur les berceaux, mains d'odalisque qui caressent, bras tendus et regards doux, de vraies saintes. Elles échappent à ma compréhension, me filent entre les doigts. Alors j' imagine leurs maisons : la table dressée, les draps propres, la lumière parfaite, le soir. Et je mesure, inconsolable, combien je suis loin de tout ça. Peut-être qu'Helena aussi aimerait dormir dans une chambre aux teintes pastel. Au lieu de ça, elle doit supporter ses parents qui ronflent à côté d'elle ou mastiquent de la salade devant la télévision allumée sans le son.

À la maison, Erik va et vient, il ne s'arrête pas un instant. Je lui cours après :

« Tu rentres quand ?

– Dans l'après-midi. »

Il le dit en souriant, mais j'ai l'impression qu'il fuit. Il a du boulot, ils l'attendent à la radio.

« Tu rentres pour le dîner ?

– Mais bien sûr ! »

En réalité, je voudrais lui demander : je te plais encore ? Tu m'aimes toujours ? Je dis les mots les plus banals pour lire les mots les plus intimes en filigrane et ensuite il ne me reste plus rien. À quoi joue mon esprit qui le voit distant, alors qu'il me sollicite avec autant de tendresse ? Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux que je reste ici ? Oui, je t'en prie, reste, mais fais en sorte que je n'aie pas à te le demander. Reste et puis c'est tout, comme font les amants.

Il m'embrasse sur le front et s'en va. Alors je cuisine pour lui, je lave ses chemises et je repasse bien entre les boutons, le col, les plis le long du dos, je repasse son corps blanc avec le fer, statue d'éphèbe, et pendant que je repasse, ses mains immenses jaillissent des manches.

Avant de connaître Erik, j'étais amoureuse d'un pianiste, Robert. Parfois, je me demande ce que serait ma vie si Robert avait été amoureux de moi, et je me dis que les choses ne seraient sans doute pas si différentes. Je pourchasserais Robert, tout comme Erik. Je me revois à l'époque du Conservatoire, malade de son refus, réduite à le suivre en cachette, cherchant la preuve que je puisse être la seule qu'il désire vraiment. Si seulement il s'en était rendu compte ! Il me plaisait à cause de ses airs d'intello malgré lui. Il passait ses après-midis à écrire de la musique dans l'atrium, sous une fenêtre, sombre et mélancolique, alors que dehors il

pleuvait et que les gens pressaient le pas sous leurs parapluies. Un jour, curieuse de faire sa connaissance, je l'ai approché :

« Qu'est-ce que tu écris ? »

Il a levé les yeux de sa feuille et dit sans hésiter :

« Oh, rien, des bêtises. »

Si je pouvais revenir en arrière, je ne répèterais pas mon erreur. Je ne lui demanderais pas de but en blanc :

« Je peux t'offrir un café ? »

Il a accepté avec plaisir, mais cette approche trop directe est devenue l'un des nombreux points en ma défaveur par rapport à Anaïs, la fille dont Robert était épris, comme je l'ai appris plus tard. Il n'y a rien qui diminue plus le charme et le mystère que de manifester trop clairement son intérêt. Une fois le jeu commencé, je me suis lancée à corps perdu dans ma tentative de conquête, malgré cette créature merveilleuse par lui désirée, à sens unique, et par moi détestée pour son nom si raffiné. Entre Robert, Anaïs et moi s'est noué un triangle amoureux qui a duré des mois. Je l'ai suivi, fascinée par son charme ombrageux, et lui derrière l'inatteignable Anaïs, tous à se courir les uns derrière les autres, pour rien. Je l'ai appelé, invité, rêvé, en me détruisant et en me heurtant chaque fois à son indifférence cordiale, jusqu'à ce que je m'effondre, vaincue. Lors de notre dernier rendez-vous, il était arrivé avant moi, je l'ai trouvé en train d'écrire, comme toujours. En m'asseyant près de lui, j'ai demandé :

« Qu'est-ce que tu écris ? »

J'ai cru qu'il s'agissait encore d'une de ses fantaisies musicales, mais au lieu de ça, j'ai vu une file interminable de calculs qui se déployait comme des phrases dans le flux linéaire de l'encre. Du bord supérieur jusqu'au bas de la page, et pareil sur la deuxième, la troisième, la quatrième feuille, des lignes et des lignes d'un discours crypté, où le numéro cinq, additionné, divisé, élevé à la puissance, servait de pivot aux possibilités infinies des nombres. Sans me regarder, il a dit :

« Le résultat est zéro. »

Sur le moment, je n'ai pas compris.

« Le résultat de quoi ? »

Il m'a tendu son cahier. En bas de la page, à la fin des calculs, à la toute dernière ligne : un zéro tout rond.

Une fois rentrée, abattue, un sentiment de dégoût sur la peau, j'ai soudain compris. Anaïs, un nom de cinq lettres, un nom devenu chiffre puis symbole, un nom essentiel devenu la porte d'accès à un univers parallèle. Plus il calculait, plus Robert s'enfonçait dans un abîme de parallèles et de connexions que seuls les symboles sont capables de créer. La carte d'une géographie intime particulière, la projection de ses illusions et de son amour inexprimé. Sur le papier, ce n'étaient pas des opérations numériques, mais le visage de celle qu'il aimait. Ligne après ligne, son ardeur se dévidant dans l'encre comme le fil d'un écheveau emmêlé. Un amour renié, un rien, un zéro sur lequel on peut néanmoins tout broder. Alors tisse, Robert, tisse cette trame inutile de symboles, cet univers magnifique de combinaisons impossibles, parce que sans ça, il y a le vide qui engloutit. J'espère que la vanité infinie de ta quête d'ailleurs te sauvera du gouffre béant qu'a creusé celle qui t'a refusé l'amour !

Un homme agenouillé au bord de la mer traçait avec son doigt des cercles et des lignes sur le sable. La mer les effaçait, en les léchant vague après vague. Dans la pulpe molle de la plage, il gravait ce nom, dilué dans la mousse blanchâtre, érodé par le sel marin rugueux. Il l'écrivait encore et encore, et chaque fois, la mer le lui dérobait. Alors l'homme se leva et avança dans l'eau, bien décidé à reprendre ce nom, mais la mer, jalouse, ne voulut pas le lui rendre. Ainsi, l'homme gît désormais au fond des eaux. La bouche grande ouverte, il hurle ce nom aux poissons.

À côté de l'homme, il y avait une femme. L'homme tout occupé qu'il était à écrire ne l'avait pas remarquée, mais elle, elle le regardait, elle regardait l'homme, alors que lui s'affairait à écrire un autre nom dans le sable. Elle le fixait encore quand l'homme se leva et entra lentement dans l'eau, elle le fixait toujours quand il disparut sous les vagues. Pour le voir encore dans les abysses, la femme s'arracha les yeux et les jeta à la mer, mais ces deux petites sphères, la mer les prit pour de magnifiques perles et les enferma dans deux coquillages.

Je déverse mon âme dans un morceau de Schubert que je reprends au début dès que j'arrive à la dernière mesure, comme un disque rayé. Je joue depuis presque une heure et la mélodie est si douce qu'Helena ne semble même pas la remarquer. Je me berce dans la brume, en me complaisant dans ce chagrin pathétique.

Helena gigote et hurle, toute rouge. Une grimace terrible, un visage de vieille dame. Je me demande pourquoi, après des millions d'années, la nature n'a pas encore trouvé comment rendre le processus digestif des petits d'hommes moins compliqués. Tout le plaisir d'une longue tétée finit étranglé par des pleurs.

L'appartement où nous vivons n'a pas de portes, mise à part celle de la salle de bains. L'espace se compose d'une unique pièce divisée en deux espaces. Une cheminée au centre sépare la partie où l'on dort de celle où l'on mange, mais le pan de mur auquel elle est adossée n'est qu'une division pour l'œil : bruits, odeurs et lumière circulent partout.

J'ai des invités pour le dîner. Erik a pensé que ça pourrait me faire du bien de voir un peu de monde. Face à son enthousiasme, je n'ai pas osé répliquer que je ne ressens pas le manque de stimuli externes. Au contraire,

j'ai l'impression que mes pulsions intérieures ne se sont pas assouvies. Je préférerais passer ce temps à faire je ne sais même plus quoi. Je crois que je me suis perdue en chemin.

Les invités sont des amis d'Erik : un couple marié et une amie de l'épouse. J'ai enfermé Helena dans la salle de bains pour qu'ils puissent fumer. Pourvu que personne n'ait besoin de faire pipi. Le mari est sérieux, il parle peu et subit la soirée tacitement, il préférerait être chez lui. La femme et son amie sont belles, fières, distinguées, elles rient, s'étonnent, participent à la conversation. Je feins d'écouter, mais je suis leur échange comme un match de tennis, ma tête bouge machinalement de gauche à droite. J'observe leurs sourires, les gestes de leurs mains, les breloques qui se balancent à leurs poignets et je ne me sens pas à ma place. J'allaite Helena sur les toilettes, je ne veux pas me donner en spectacle. Je les entends rire de l'autre côté. Les belles femmes rient toujours plus fort que les autres, en jetant la tête en arrière, ça contribue à leur charme. Erik m'a souvent fait remarquer combien ses amies sont « spontanées et ouvertes ». Moi, j'espère secrètement qu'elles s'étouffent au prochain éclat de rire.

Je ne me sens pas à ma place. Mes interventions se limitent à une gamine qui est pour moi le soleil autour duquel je gravite, alors que pour les autres elle n'est qu'un bébé qui pleure. Mes aspirations ne vont pas au-delà des vingt pages que j'arrive à lire le soir avant d'éteindre la lumière. Depuis la grossesse, j'ai un air défait et négligé que me donnent les vêtements confortables et peu attrayants que je porte. Je ne me sens pas non plus capable de plaire, à cause de mon ventre flasque et de cette légère incontinence qui me fait honte. Je suis femme pour la nature, pour mes cycles biologiques, pour l'abondance de lait qui jaillit tous les jours, mais d'un point de vue extérieur, je ne suis plus qu'à moitié femme.

Dix minutes de tétée sur chaque sein, vingt minutes dans mes bras pour éviter les régurgitations, une pause de deux heures et à nouveau : dix, dix,

vingt. Entre deux repas, Helena pleure souvent sans interruption. Elle me vole les heures en hurlant. J'ai tellement de sommeil à rattraper que pour les récupérer il faudrait que j'hiberne. J'envie les mamans ourses qui mettent bas dans un demi-sommeil en boule sur leur paille et allaitent tout l'hiver sans même se réveiller.

J'ai la peau et le regard trouble, je suis une masse agglutinée. Helena est un parasite qui suce ma sève.

Ce n'est pas l'effort physique qui m'épuise, mais la tension continue de mon esprit concentré sur une activité d'apparence simple qui ne cesse jamais. J'ai la tête en veille permanente et je ne peux même pas suivre un flux tranquille d'images. Ce n'est pas la faute d'Helena, au contraire, grâce à elle je devrais m'enrichir de nouveaux scénarios. C'est moi qui ne sais pas tirer parti de la maternité. Il doit pourtant exister un moyen d'éviter que l'arrivée d'un enfant entraîne l'annihilation de la mère. Cette dichotomie de l'avant et de l'après, du *j'étais* et du *je devrais être*, ne peut pas persister longtemps. Ces limbes doivent bien avoir une frontière franchissable.

J'ai appelé mes élèves pour leur dire de chercher un autre professeur. Je deviens sauvage, comme la vigne de mon grand-père. Après sa mort, elle donnait des grains toujours plus petits et secs. Je n'admets plus que les apparitions, comme la caissière au supermarché qui me salue sans me regarder. Mes lumières intérieures sont éteintes. C'est peut-être pour ça qu'à l'extérieur tout me semble trop clair.

Je croise Silvia, une amie d'Erik. Notre bref échange est interrompu par les interventions de son fils. Impossible de poursuivre au-delà des salutations sans se perdre. Elle me demande comment je vais :

« Bien, je... »

Elle me coupe pour répondre à son fils. Je répète :

« Je vais bien. »

Je voudrais lui raconter mes nuits, quand je me réveille avec les yeux gonflés. Quand Helena pleure, je pleure aussi. Je n'en ai pas le temps.

« J'ai faim !

– Oui, on va prendre le goûter chez mamie... Quelle belle journée, pas vrai ? »

Pas le temps de lui dire que quand ma fille dort, je me réveille plusieurs fois pour contrôler qu'elle n'a pas froid dans son lit. Ma tension ne se relâche jamais et quand je peux enfin me détendre, je sens de gros nœuds dans mon dos qui me donnent l'impression d'être bossue. Silvia sourit, je souris aussi. Pour ça, pas de place non plus, les civilités bloquent toutes les issues. Une prochaine fois, peut-être. Maintenant, tout est beau, tout va bien, tout est rose et bleu. On peut en rester là.

« Dis bonjour à Erik de ma part.

– À bientôt.

– Ciao ! »

Je laisse Silvia glisser hors de ma journée, terne comme une ombre.

Ma mère est sortie avec Helena. Ça me fait tellement de bien d'être seule. J'ai enfilé un manteau par-dessus mon pyjama pour m'échapper dans le pré et respirer l'air. Une marmotte hors de son trou, un renard sur une butte, d'ici je domine le monde, je prends mon envol.

Une route longe la montagne. En la parcourant, je flaire le parfum moussieux de la forêt. Un clin d'œil de soleil glisse sur ma peau. Je suis pleine d'un air limpide, absorbée. La neige est tombée sur les sommets et c'est comme s'il avait neigé sur mes épaules, l'eau fond en ruisseaux et me coule sur l'échine comme des larmes. Le corbeau boucle son cercle au-dessus d'un cerisier et le soir vient, on ferme les volets. Alors je ferme aussi les yeux un instant, consciente de ma chance. Au détour d'une ruelle se cache l'infini.

Au piano, c'est cette sensation de néant en expansion que je veux retrouver. Une absence qui me fait peur et menace de tout détruire. Quelquefois, elle devient une étendue sans limite, une longue et profonde respiration. Je la sens au bout de mes doigts, dans les signes d'un destin aux mille variables.

Le téléphone sonne et l'infini au bout de mes doigts s'agglutine dans l'instant présent. C'est Silvia. J'aurais préféré rester dans ce silence ou m'assoupir près d'Helena. Ses mots me submergent. Elle me parle de son fils et du rôle de mère. Si je n'étais pas mère, moi aussi, écrasée par le poids de mon devoir au point de suffoquer, j'écouterai ses théories avec curiosité. Notre conversation tourne autour de la question des limites. Où commencent et où se terminent la sphère de l'enfant et celle de la mère ? Je suis fatiguée et j'ai l'impression qu'il n'y a pas de limites, la sphère de ma fille envahit complètement ma sphère à moi, elle m'engloutit, cette petite créature désordonnée s'impose à moi-même quand elle dort. Sa seule présence me lie. Mais ces choses ne se disent pas, un code implicite qui dicte la bonne conduite de la mère empêche de verbaliser les sentiments extrêmes.

J'acquiesce. Pendant ce temps, Silvia s'est consolée toute seule. Elle est arrivée à une conclusion : tel qu'il est, sa relation avec son fils fonctionne et elle est même équilibrée. J'essaie de pêcher un peu d'éclat dans les profondeurs de ma morosité pour égayer le ton de ma voix :

« Bien.

– Merci de m'avoir écoutée. »

Elle se sent plus légère. Moi, j'ai la bouche triste. Je traîne les pieds jusqu'au lit et me laisse tomber sur le duvet défait de la nuit passée.

La présence d'Helena me dépossède. En dehors des soins que je lui prodigue, je n'ai plus de marge de manœuvre. Je me tiens en haleine, prête à répondre à ses cris, suspendue au présent, à l'immédiat. Il n'y a pas

d'échappatoire à ma vie. Aplatie, bidimensionnelle, sur le qui-vive, même entre les lignes d'un livre que je lis par à-coups. Je manque de profondeur, de temps pour l'analyse et l'abstraction. Mécanique et répétitive, je fonctionne comme un appareil électroménager.

Oignon qu'on épluche pelure après pelure, mon idée de liberté se réduit maintenant à une simple vue de l'esprit.

Au téléphone, Erik me demande si je m'ennuie à force d'être toujours seule à la maison. Il me décrit la ville avec enthousiasme :

« J'aimerais tellement que tu sois là près de moi ! »

Peut-être que je le voudrais moi aussi, mais je n'en suis pas si sûre. Je vis comme une ermite, lointaine, plus bête que femme.

Je voudrais écrire une lettre, mais je n'ai rien à dire à personne. Je parlerais d'Helena, si bien que même dans mes moments de libre, je finirais encore par m'occuper d'elle. Je tourne en rond dans l'appartement. J'en viens presque à espérer qu'Helena se réveille. Mon manque d'objectifs me désoriente.

Je fais le ménage, je déplace des cartons, des piles de journaux et des partitions d'un coin à l'autre de la maison, j'essuie chaque goutte qui tombe sur le plancher, je ramasse chaque miette, et parfois je les mange ou je porte par erreur un mouton à ma bouche. Je tends soigneusement les draps du lit, je frappe les coussins et je les secoue par les oreilles, j'enlève la poussière sur le piano. Je me lave, je remets mon pyjama et les heures passent à la fenêtre avec le soleil. Je ne lis pas, je n'en ai pas envie, les histoires des autres ne m'intéressent plus. Je débranche le téléphone pour éviter aussi ma mère, pour faire durer le silence le plus longtemps possible. Je voudrais sortir, mais juste pour prendre l'air. Je vais sur le balcon pour observer la brume qui s'estompe sur les montagnes et se perd dans le ciel.

Dehors, il pleuvine et les feuilles mortes dans les prés sont comme de grosses limaces léchées. Il y a un air de cimetière. En automne, je finis toujours par visiter des cimetières. Je ne fais pas exprès, je tombe dessus par hasard. Pendant mes promenades, au détour d'un virage, entre des buissons ou derrière un muret en ruine, des croix et des tombes apparaissent sous mes yeux.

Dans un village voisin, il y a un petit cimetière au pied d'une église. Toutes les stèles ont été déterrées, il ne reste plus qu'un pré très vert, taillé à ras, comme de la mousse. Seule une croix blanche en bois est encore plantée là dans la terre, une toute petite croix. C'est la tombe de Rosa, une petite fille née et morte la même année, il y a plus d'un siècle. J'ignore pourquoi sa croix, pourtant toute simple, est restée là, abritée par les pierres de l'église, alors que toutes les autres ont été déracinées.

Entre deux corvées, Rosa se faufile dans mes pensées, pâle squelette noir de tourbe, et dit :

« Je pourrais toute petite dans mon berceau de terre. »

Quand il pleut comme ça, avec la brume qui traîne et s'évapore entre les arbres, je sens comme une petite main d'os m'effleurer l'épaule. La terre l'a décomposée petit à petit. Sa bouche en fleur s'est desséchée, laissant place à un trou rond sans dents, capable d'engloutir le regard comme un gouffre. L'eau de pluie, le givre, la douce rosée et ses gouttes scintillantes l'ont lavée de ses os, détachant lentement, soigneusement, chaque morceau. Son petit squelette blanc d'ivoire, après tant d'années, il est sans doute parti en miettes lui aussi. Dans la fosse, il ne doit rien rester de Rosa. Pourtant, l'idée de son petit corps enterré me mord, me ronge et creuse en moi de minuscules galeries d'insectes.

Les nuages sont bas, étalés sur les sommets. Je n'ai pas envie de me lever ni de sortir. Du piano, où je suis assise, je me laisse glisser jusqu'au lit et avec mes pieds, j'écrase les images naissantes d'Helena morte.

Pour Erik, ma fille est un appendice dont il s'occupe seulement quand il est à la maison et pour lequel il n'a pas dû se réinventer entièrement. Je souffre de ses soirées scintillantes, de son costume de concert et de ces femmes persuadées de pouvoir me le voler d'un seul regard en coin. Rires cristallins qui jaillissent de longs cous blancs de cygnes en fleurs. Erik immobile. J'aurais aimé qu'il vacille devant sa fille, qu'il s'écrase par terre en volant aux éclats. Lui, avec son talent effronté, il n'a pas perçu l'onde de choc qui m'a percutée, moi. Pour lui, tout est resté intact, tout continue comme avant. Peut-être qu'il voudrait que tout se passe bien, même s'il attend quelque chose d'Helena ou de moi sans l'obtenir. À la maison, il tourne en rond en quête de quelque chose comme s'il avait perdu une idée, le fil logique des événements, il se précipite dehors dès qu'il peut, entre mille attentions – je rentre bientôt... ça va toi ? tu as besoin de quelque chose ? – avec un sentiment de culpabilité qui lui pèse. La réalité ne coïncide peut-être pas avec ses attentes. Erik désirait la rhétorique du nid, cette image figée de perfection et de chaleur, mais il s'est heurté aux jours.

Ça fait une semaine que je ne sors plus de la maison, je passe mes journées à dormir quand Helena dort, à me lever pour l'allaiter et la bercer longtemps. Quand je m'enfonce dans le sommeil, le soleil glisse par la fenêtre, il se couche et je me réveille dans la pénombre, encore fatiguée. Erik s'inquiète :

« Je ne t'ai jamais vue aussi éteinte. »

Si de l'extérieur je semble lasse, mon esprit, lui, rumine en continu. Les images de mes rêves débordent dans l'éveil et se superposent aux choses réelles dans un amalgame dense de sens qui m'épuise. Je rêve d'horribles arbres sans feuilles aux troncs tordus et aux branches comme des excroissances. Des bois inhabités où vivent des monstres d'écorce noire qui se détachent sur un ciel blanc et rance. Un air saturé de voix qui m'opprime. Je suis témoin de faits atroces : homicides, tortures, cruautés. Lymphe et sang, vie et horreur, les bois de mes peurs et de mes pulsions les plus crues.

Les protubérances, les vésicules, l'écorce, comme de la peau pourrie qui s'effiloche. Tout germe et se putréfie en détails difformes.

La nuit me pousse aux confins du temps, souvenirs de quand j'étais enfant aux détails exagérés, comme dans une fièvre. L'eau qui stagne dans les trous d'un muret, au fond d'un seau abandonné au fond du jardin, avec des limaces noyées à l'intérieur. Cette odeur de terre humide, craquelée et transpercée de bourgeons de crocus. Des souvenirs précis jusque dans les moindres détails, des sons d'une force écrasante, comme si le passé était plus vrai et éclatant que le présent. Une rivière souterraine qui gonfle d'un coup et me harcèle, clapote aux portes de ma conscience, jaillit brutalement dans mon sommeil.

Je n'arrive pas à me donner un âge. Je pourrais avoir soixante ou soixante-dix ans ou tout juste vingt. Je suis à la fois jeune et vieille. Je ne sais pas non plus si je suis belle ou laide. Ça dépend de la façon dont la lumière frappe mon visage. Quand je me regarde dans le miroir, je me trouve toujours laide. Une figure carrée et énorme qui inonde tout le miroir et des yeux qui se perdent entre le front et les joues comme deux petits cailloux en haut d'un très grand mur. Mon visage n'est que peau sans la profondeur du regard. Mon corps aussi est une surface étendue d'épiderme sans relief, sans profil. Je suis un paysage, une toile monochrome. Aujourd'hui, en heurtant violemment mon pied contre le cadre d'une porte, je me suis souvenue que j'avais un corps.

Maintenant que j'y pense, cette carcasse que je trimballe est fidèle, elle se débrouille bien. Je regrette toutes ces choses collantes et grasses que je lui ai fait absorber sous le coup de la frustration. La plupart de ces choses, je ne les ai même pas mangées avec plaisir, je les ai dévorées en grognant, en maudissant Erik, ses amies, son travail, cet appartement et moi-même. Et j'ai de la peine pour Helena, parce qu'avec mon lait, elle a ingurgité la moitié de ces saletés.

Ma mère est passée me rendre visite.

« Comment tu fais pour vivre là-dedans ? »

Elle tourne sur elle-même avec la petite dans les bras.

« On dirait une décharge. »

Elle exagère, mais elle a raison. Cet appartement est étouffant. Mes affaires sont rangées dans les espaces laissés libres par celles d'Erik. Je suis agrippée à ses meubles comme du lichen. Je dis « notre maison », mais ce n'est pas « la nôtre », c'est la maison d'Erik, avec Helena et moi dedans.

« Viens vivre chez moi. Au moins jusqu'au retour d'Erik.

– Mais non... »

Je ne me vois pas retourner chez elle, j'ai la tête remplie d'alarmes et l'air est trop lourd en plaine. Là-bas, chaque poutre, chaque fissure, chaque objet a deux vies et je ne peux pas le supporter en ce moment. Des tableaux normaux, des murs normaux, des armoires normales, tout est à la fois normal et fantomatique. C'est une maison qui respire au-delà de la surface des sens et dissimule dans chacun de ses détails la porte qui ouvre vers l'infini. Sauf que moi, j'ai besoin d'univocité.

L'homme à la barbe noire était dans son jardin. C'est là que je l'ai vu hier, penché sur son carré de terre. Deux petites plantes molles dans chaque main, il a soulevé la tête et le buste, mais mon bonjour est resté, encore une fois, sans écho. Son regard s'est fixé sur un horizon rien qu'à lui, puis il s'est repenché sur son potager, sans dire un mot.

La sonnerie du téléphone me tire d'un sommeil éreintant, essoufflée et pleine de sueur. Silvia. C'est de la part d'Erik qu'elle appelle :

« Il est inquiet. Ça fait depuis hier après-midi qu'il essaie de te joindre... Ça va ?

– Oui.

– Tu es sûre ?

– Oui.

– Et Helena ?

– Elle aussi, elle va bien, merci. »

Silence. Il faut que j'ajoute quelque chose :

« Je suis un peu fatiguée, j'ai débranché le téléphone pour pouvoir dormir, c'est tout.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? »

J'essaie de réfléchir.

« Tout va bien. C'est juste qu'Erik me manque. »

Elle soupire et me console. C'est vrai que ses épaules me manquent, quand il est couché sur le côté et qu'elles cachent en partie la fenêtre, comme s'il me protégeait des bois sombres qui surplombent l'éperon rocheux. L'image me plaît. Des épaules d'homme, la roche nue. Silvia chuchote et je me laisse bercer. Peut-être que ce n'est pas vrai qu'Erik me manque, mais ça ne fait rien, je ne peux pas lui expliquer maintenant.

Je passe des heures le regard perdu dans la vallée. Après la pluie, la rivière bouillonne, elle sent le limon et les vers de terre. L'eau déshabille les racines des arbres. Blanches, elles semblent sortir d'un enchevêtrement de jungles tropicales. Une branche craque et c'est comme si on m'avait désarticulée, je sens le déchirement d'une douleur qui n'est pas la mienne.

Je me suis forcée à faire une balade. Je m'arrête pour échanger quelques mots avec une voisine curieuse de voir Helena.

« Elle a combien de mois ? Qu'est-ce qu'elle est jolie ! Elle dort profondément ! Vous habitez dans les hauts du village, n'est-ce pas ? Vous êtes la femme d'Erik, le musicien ?

– Nous ne sommes pas mariés, mais oui, je vis avec lui.

– Vous aussi, vous jouez ?

– Non, enfin... Oui, parfois.

– Et vous jouez de quel instrument ?

– Du piano.

– Ah, bravo ! Vous êtes formidables, tous les deux ! »

C'est vrai qu'on forme un joli tableau. Une petite maman et sa gamine joufflue. Des petites mains, les miennes, qui courent gracieusement sur le clavier, pendant que mon compagnon joue avec un quatuor à cordes dans une ville à l'étranger.

Je ne sais pas quand j'ai touché au piano pour la dernière fois. J'ai perdu toute notion du temps. Ça doit faire plusieurs semaines. L'ardeur avec laquelle je m'accrochais aux touches, en m'allongeant sur la mélodie comme sur un grand pré au soleil, cette ardeur-là s'est éteinte. Ma tête broie trop d'idées et mon sang tourne trop vite, il n'y a de la place pour rien d'autre.

J'ai rêvé de lui. L'homme à la barbe noire. Sa manche ou peut-être un pan de sa veste. Ses cheveux noirs, je les vois comme si j'y avais goûté de mes propres lèvres et cette lumière éblouissante comme en plein après-midi qui rendait flous les contours et l'horizon. Il m'a touchée et peut-être que nous nous sommes passé quelque chose, un oisillon tombé du nid, des coquilles d'œuf, je ne sais plus, mais j'ai senti, le temps d'un instant, que ses mains entouraient les miennes. Un geste rapide, anodin, et pour ça, d'une beauté délicieuse.

DEHORS

Silvia nous rend visite. Elle nous invite à fêter le Nouvel An chez elle. Erik accepte :

« Ce serait bien, non ? »

Il me regarde et mon estomac se noue, ma gorge aussi.

« Oui, c'est sûr. »

Je vois déjà les bébés qui pleurent et une tablée chaotique de parents qui se lèvent pour les cueillir dans leurs couffins. On écoute distraitement, on reste vague et on arrive tant bien que mal au dessert, exténués. Pourtant, il faut bien que je surmonte ma timidité – c'est ce que pense Erik, même si je ne crois pas pouvoir sortir de mon isolement grâce à ses amis à lui. Entre-temps, Silvia veut du thé. Elle est bavarde et pétillante. En débarquant chez nous à l'improviste, elle a interrompu la cafetière, le tic-tac de l'horloge et la vapeur du fer à repasser. Erik, tout sourire, lui tient compagnie et moi, je fais semblant d'être occupée avec Helena.

Dans l'appartement de Silvia, on ne respire pas. Je m'assois à table avec Helena dans les bras, inconfortable et mal à l'aise. On est arrivés en retard et les plats sont déjà entamés, les assiettes presque vides. Enthousiasme au moment des présentations, gazouillis devant Helena, puis les conversations de ceux qui ne sont pas allés fumer sur le balcon se déplacent à ma droite et

à ma gauche. Elles circulent de bouche en bouche sans jamais m'effleurer, un nuage épais de mots qui m'efface. Avant de venir, Erik m'a dit :

« Allez, essaie de faire un effort. »

Je passe une bonne partie de la soirée avec une flûte de champagne à la main, ma fille agrippée à mon sein.

La tête d'Helena ballotte sur mon bras. Je cherche Erik pour lui dire que j'aimerais rentrer à la maison. Un de ses amis m'intercepte, un musicien de son quatuor. Je ne sais pas quoi lui répondre quand il me demande comment je vais et ce que je fais « de beau ». Comment traduire le monde dans lequel je me suis roulée en boule ?

« Ça va, merci. »

Je préfère le laisser parler :

« Et toi ? »

Il me parle de leur disque, des musiciens qui y ont participé.

« Tu le connais ? Tu vois qui c'est, non ? »

J'acquiesce en souriant comme si on me tirait le portrait. Pendant ce temps, Helena pèse dans mes bras. Je la prends d'abord d'un côté, puis de l'autre, en balayant la pièce du regard à la recherche d'Erik. Je crois que son ami est convaincu de me faire du bien, de me « tenir compagnie » ou même de me « distraire » de l'aridité de ma vie domestique.

« Tu veux boire quelque chose ? »

Je n'en ai pas envie, mais je dis oui. Alors qu'il s'éloigne pour me prendre un verre, quel gentleman, je m'éclipse sans dire au revoir, comme une voleuse, et je rentre à la maison en taxi.

Le lendemain matin, Erik ne m'a pas encore pardonné de m'être enfuie de chez Silvia. Son visage est fermé, il m'évite. Il repart dans quelques jours, mais je ne trouve pas le temps de lui parler.

Mes pas mesurent la pièce. Je suis le trajet d'une mouche, un zigzag surexcité et incohérent. Erik joue. Ses manches sont retroussées et ses cheveux ébouriffés. Sur son visage obstiné se dessine un plaisir nerveux et dur, sa main retient une note aiguë. Erik a une volonté de fer, j'ai toujours admiré son contrôle. Dès les premières mesures, il oublie le public et à la fin, comme s'il avait remporté un duel, il soulève la tête, l'air triomphant et satisfait. C'est tout naturel qu'il plaise aux femmes. Moi, je ne pouvais pas aspirer à une carrière de soliste, avec mes doigts tremblotants sur le clavier et ma gorge sèche incapable de déglutir. Même le Valium ne marchait pas. Ça m'étourdissait sans me calmer à l'intérieur et mes mains devenaient des pattes froides d'oiseau.

Avec Erik, c'est l'éblouissement total. Les yeux écarquillés et la bouche ouverte. J'étais comme ça quand je l'ai entendu la première fois. Ses doigts vont vite, sa main est stable et son regard aussi. Le simple fait de pouvoir être près de lui, juste de l'effleurer, était déjà une impertinence, presque un sacrilège.

Je voudrais m'agripper à lui, le retenir un peu à mes côtés, surtout quand il est comme ça, avec le visage sombre et cette ride profonde entre ses sourcils. Il m'en veut encore, et en plus de la déception liée aux événements de la veille, il laisse éclater d'autres contrariétés.

Il neige. Je mets mes bottes, mon manteau, mon écharpe, un foulard autour de la tête, je prends la pelle. Je sors et je commence à déblayer. Plusieurs coups de pelle, et la terrasse est dégagée. Le chemin aussi, après quelques efforts, la voie est libre. Mais ensuite, je me laisse emporter, je déblaie la route, l'accès à la maison en bas, puis à celle des voisins, la sortie du garage, le virage, le plat. Ça me prend deux heures. J'ai mal au dos et je transpire. Helena m'appelle dans son berceau. Je me demande ce qui m'a pris. C'est fait, et bien fait, mais je ne ressens aucune satisfaction. Je pense à Helena, au dîner pour Erik, et la nuit tombe.

Erik part pour son concert. Il revient aussitôt :

« Ça a gelé ! »

Il a glissé et son pantalon est mouillé. Je sors. Une fine couche de glace s'est formée sur la route que j'ai dégagée. Je rentre. Je ressors. Sous un bras, vingt-cinq kilos de sel de déneigement et sous l'autre, un sac de litière pour chats. Dans le virage, je répands sable et sel, dans la descente, sable et sel, sur les bouches d'égout, sable et sel, sur le talus, sable et sel, sur les pavés, sable et sel. Je termine le sable et je verse beaucoup de sel, peut-être en vain. Nuit. Jour. Il a plu une neige mouillée et mon sel et mon sable ont formé une sorte de pâte. Devant la maison, un épais tapis de neige fondue. C'est ma faute. Une pelle. Un seau. J'enlève la boue à la pelle sur la terrasse, sur le trottoir, dans le virage, sur la route, sur le chemin, devant le garage. Puis je remplis le seau d'eau et je rince. Je remplis de nouveau et je rince encore, je remplis et je rince, je remplis et je rince, je remplis et je rince, pendant une heure et demie. Jusqu'à ce que les petites mains d'Helena soient froides et qu'elle se mette à pleurer dans son landau garé au bord de la route. Je balaie rapidement le trottoir, la terrasse, le perron, je nettoie l'entrée, le couloir devant la cuisine et jusqu'à la salle de bains. Ma jupe est pleine de sable boueux et de sel, mes mains brûlent. Je jure que jamais, plus jamais de la vie, je ne déblaierai la neige. Je préfère m'enfouir sous terre. Dans le sable et le sel.

Je fais une boule avec les cheveux morts que je cueille sur les épaules et sous les aisselles de mon pull. Des amas de poussière et des miettes de pain volent sous le lit avec un courant d'air. J'ai des mouchoirs et des morceaux de papier toilette chiffonnés dans les manches, dans les poches, sous mon coussin, dans mon sac. Des tickets de caisse, des vieilles notes, des listes de courses froissées.

Je brosse mon manteau. La surface en laine bouloche. L'ourlet de mon pantalon est décousu, ces chaussettes trop grandes pour moi sont à Erik. Le tapis est plein de poils, de moutons et de petits fils. Dehors, le vent m'irrite,

le soleil qui rase l'horizon m'aveugle en gravant ses reflets acérés dans mes globes. J'ai froid et j'ai mal à la tête. Des chiens qui aboient et des cloches au loin. Des excréments piétinés sur le bord de la route. Les voitures dépassent sans ralentir. Chaque fois, mon sang se glace à l'idée qu'elles pourraient heurter la poussette. La végétation stérile, les branches rabougries et la terre craquelée. Un molosse rugit dans son enclos, il saute contre la grille et s'il pouvait, il m'attaquerait sauvagement. Je fais mine de l'ignorer, mais moi aussi je le tuerais volontiers. Je pousse vite le landau dans la montée. Je passe devant la maison de l'homme à la barbe noire. Il n'est pas là. Personne n'est sorti de chez soi aujourd'hui, sauf moi.

Je me jette sur mon lit et je m'enferme dans un sommeil sourd. Je n'ai envie de rien, même pas de manger. Mon corps s'est arrêté de vivre. Je ne me promène pas, je promène. Je ne danse pas, je berce. Je ne mange pas, j'engloutis. Je ne dors pas, je m'éteins. Je ne me lave plus que les mains et le visage, comme au Moyen Âge. Le reste pue sous les draps, une odeur chaude de moisi qui ne me déplaît même pas.

Je n'arrive pas à me défaire de l'impression que quelque chose a changé chez Erik. Aucun moyen de savoir ce que c'est. L'inflexion de sa voix ou son ton légèrement plus sec, comme s'il coupait l'air aux mots, comme s'il les empêchait de s'échapper. La façon qu'il a de changer brusquement de sujet, en passant d'une idée à une autre comme s'il énumérait une longue liste. Il communique quelque chose de froid, de peu naturel et de retenu, une espèce d'exaspération. Je lui cours après, je lui téléphone souvent pour m'assurer qu'il est bien là, qu'il tient encore à moi.

« Mais bien sûr que je tiens à toi ! »

J'y crois un peu oui et un peu non.

C'est quand il joue que je le retrouve enfin. Dès les premières notes, Erik redevient tangible et stable. Toute son intensité se matérialise, l'air est presque aussi dense que sa présence. Il cherche quelque chose au-delà de la

mélodie, il explore les dessous de chaque phrase jusque dans les moindres notes. Une quête délicate de ce que l'œuvre peut encore révéler. Quand je l'écoute, j'ai toujours l'impression de saisir quelque chose de nouveau. Je n'ai jamais compris si ce quelque chose était inhérent à la musique, s'il se dissimulait dans chaque pièce ou s'il découlait plutôt de l'âme de l'interprète. En fait, je ne sais pas si Erik est capable de dévoiler la trame la plus secrète et inattendue d'un morceau ou s'il a le don de faire vibrer les notes d'un autre avec toute l'intensité de son être.

Aujourd'hui, un soleil chaud m'a poussée à faire une longue promenade, l'esprit vide, occupée seulement à regarder autour de moi comme font les chats. J'ai fini par croire que pour redevenir comme avant, il suffirait que la nature se renouvèle autour de moi. Il y a un lien étroit entre mon état d'âme et la forêt en hiver, l'air pâle de ce ciel bas. Je voudrais fermer les yeux, éteindre la lumière et me réveiller avec une inspiration nouvelle.

Derrière sa fenêtre, un vieil homme me fait un signe de la main. Il passe le plus clair de ses journées à fixer le même coin de rue. Des gens comme lui devraient se raconter dans les amphithéâtres des universités. Chez lui, un morceau de savon usé et un vieux torchon. Le pendule se balance et le vieil homme se traîne à petits pas de la table à la cheminée, du buffet à la fenêtre. Il a une histoire à raconter, mais personne pour la mettre par écrit.

« La vie, faut la saisir tant qu'y en a, parce que ça finit qu'un jour... »

Son regard se perd sur la route qui monte dans la vallée.

« Un jour quoi ? »

– Ça finit qu'un jour il y a la guerre. »

« Poussez, de grâce, poussez ! »

On entendait hurler la sage-femme dans la pièce voisine.

« Papa, est-ce que maman va mourir ? »

– Non, mon garçon, elle ne mourra pas. Ne dis pas de sottises. »

Un cri déchira la nuit et réveilla les voisins. Des gouttes coulaient lentement sur la vitre. Dans le couloir, désormais, le père se rongeaient les sangs :

« Elle meurt, mon fils, elle meurt ! Il faut prier, maintenant. »

Bientôt, ce n'étaient plus des cris humains qui venaient de la chambre, mais des râles. Au matin, un beau bébé était né, sain et fort. Ils l'appelèrent Ottaviano.

Et puis un jour, il eut dix-sept ans.

« Je vais à la guerre, maman. »

Sa mère faillit s'écrouler de la chaise où elle épluchait des pommes de terre.

« Comment ?

– Je dois aller à la guerre ! »

Sa décision était prise. Alors vint le temps des prières, un temps étiré, des cercles sur l'eau toujours plus vastes. Il n'y eut qu'un instant entre l'annonce et son départ, mais il ne rentra jamais et sa mère ne cessa de prier dans l'attente interminable de toute une vie.

Quelquefois, elle croyait entendre le son de sa voix : « Maman, maman, je suis rentré ! », mais c'était un courant d'air, un chat ou un rêve.

Un jour, une lettre de ses camarades annonça : « Il est mort au combat pour ses idéaux », mais la mère ne voulut croire que son petit garçon, si beau et si fort, était mort d'une balle dans le dos, qu'il avait choisi de mourir loin de sa maison, loin de ses bras à elle. Enterré sous un monticule de terre desséchée, il continua de vivre dans le cœur de sa mère, et entre sa cuillère de

soupe et une tranche de pain, elle le grondait encore avec tendresse :

« Le coquin ! Toujours à vadrouiller par l’Espagne et il ne prend même pas le temps d’écrire à sa pauvre mère ! »

« Ils ont dû mettre en scène l’enterrement, vous comprenez ? »

Le vieil homme me parle de son frère, Ottaviano. Le présent me rattrape d’un coup.

« Comment ça ?

– Au village, ils ont organisé un faux enterrement pour qu’elle puisse enfin pleurer. Sauf que rien. Elle n’a pas pleuré à l’enterrement. Elle n’a jamais pleuré. »

La terre espagnole a englouti le corps de son fils et de là-bas rien n’est jamais revenu, pas de médaille ni de mouchoir. Il n’est rien resté de ses dix-sept ans. Pas un écrit, pas un vêtement, pas une photographie. Pas même des os. Comment peut-on pleurer sur rien ? Alors à la demande de sa mère, le nom d’Ottaviano n’a pas été gravé sur la pierre du monument aux morts.

On ne peut pas concevoir la perte d’un enfant. La perte d’un enfant ne peut tout simplement pas être.

Du bout de ses doigts, Ottaviano ouvre des plaies marécageuses et m’empoisonne. Mon père, et avec lui tous les morts du monde, fouille des blessures de mon corps dont j’ignorais l’existence. Des douleurs en toiles d’araignée que la mort répand sur les choses comme de la poudre.

Je suis faite de tant de souillures. Je m’enlise. Et je m’écroule comme érodée par l’eau, je tombe en poussière.

S’il n’avait pas une carrure aussi imposante, j’aurais parfois l’impression d’être avec un petit garçon. Dans tout ce qu’il fait, Erik éclate, il ne met aucun frein aux élans de son génie. Il a un regard provocateur, des

réponses vives et précises, un charme qu'il doit autant à son physique qu'à son charisme. Son sens de l'humour me déroute. Quand il saisit son violon, il se transforme. Le garçon exubérant disparaît et son corps se met à vibrer à l'unisson, son âme prête à m'anéantir à chaque coup d'archet. Je succombe à son envoûtement, acquise à cet être capable de transcender sa présence par la musique.

Me voilà prise de fièvre. Un froid tenace s'accroche à ma peau, même sous les couvertures, je n'arrive pas à me réchauffer. L'immobilité de ma vie est assiégée et je perçois les signes d'un effondrement proche dans le désordre des petites choses.

Ils ont coupé le noyer. J'étais en train d'allaiter quand j'ai vu son tronc se plier en deux et disparaître dans la vallée avec un bruit sourd. Ils l'ont traîné sans cérémonie, en l'attachant avec des cordes à un tracteur. Il a laissé un vide en bas, sur le torrent. L'écureuil a juste eu le temps de récupérer ses noisettes.

Un chiffon enroulé autour de ma tête maintient d'épaisses tranches d'oignon contre mon front. Un remède de ma mère. Ça ne me soulage pas. Je lutte contre des gênes incessantes. Le vent qui m'irrite, l'air sec qui dessèche mes lèvres et les abîme, le désordre partout. Des piles d'habits, des vieux journaux, du courrier ouvert et des publicités, des moutons de poussière dans les coins, des fleurs qui fanent dans un vase. Je regarde la nuit par la fenêtre et elle entre en moi. C'est comme si je buvais la nuit.

J'éteins mes problèmes en m'endormant sur le canapé.

Helena se réveille et pleure un moment avant de se rendormir. Sa voix s'immisce dans mes rêves et les déforme, je me réveille avec le cœur au galop. Le petit ruisseau qui roule entre les pierres et le frigo qui vibre à la cuisine. Mon souffle.

Ma fièvre est passée, mais Helena l'a prise. Mon dos est un gros nœud, une carapace.

Il est deux heures du matin. Helena a une pneumonie et depuis deux jours, je dors à côté de son lit d'hôpital. Il y a quelques mois, quelques étages plus bas, dans une chambre semblable à celle-ci, ma fille qui venait de naître dormait à poings fermés et moi, comme maintenant, j'étais sur le qui-vive, à surveiller que son souffle ne s'arrête pas. Les lumières de la ville filtrent à travers les stores et dans la pénombre, j'entrevois trois autres lits vides, recouverts d'un drap blanc. Des pleurs et le bruit de chariots qu'on bouscule. La nuit dernière, je suis sortie dans le couloir. La porte d'une chambre était entrouverte. J'ai vu une mère en robe de chambre qui allaitait, la tête un peu penchée.

« Ding dong ! Réveille-toi ! Réveille-toi ! »

J'ouvre les yeux, mais la voix provient de mon rêve. C'est celle d'une petite fille.

Les cloches de la messe, un dimanche. Dans ma robe bleue, je dévale une colline. Dans ma main, des perce-neiges et des anémones. J'entends ma mère crier :

« Attention à ta nouvelle robe ! »

Et moi, je soulève mon bouquet en l'air pour le lui montrer :

« Les fleurs pour la Mère de Dieu ! »

J'ai une lumière de perle sur le visage et ce plaisir tiède de la terre encore molle sous l'herbe. Les campanules jaillissent au milieu des brindilles et l'eau coule en ruisseaux bruyants. Encore enveloppée de mon désir de bourgeons, je perçois quelque chose de frais dans la pénombre. Le parfum de la neige qui vient de fondre.

Le moniteur d'Helena bipe avec impatience et claque la porte d'un rêve durement gagné. La pièce est sombre et lourde. J'ai mal à la tête, une longue épine plantée dans l'oreille. Je garde Helena collée contre mon sein, même si elle ne mange pas. Les infirmières désapprouvent, elles disent que je la gêne, mais moi, si je pouvais, je la remettrais même dans mon ventre. J'ai besoin de la sentir, de la toucher, de la regarder longuement.

À l'hôpital, le temps se dilate, on dirait que des heures ont passé depuis que j'ai couru ici avec une Helena livide. Le présent devient plus dense et tangible. Je le traverse au rythme lent du tic-tac de l'aiguille. La maladie me ramène à la gravité de l'existence du corps, à l'importance primordiale de ses fonctions. J'ai besoin de me laver, de manger, de dormir. J'aimerais tellement pouvoir jouer. Rien qu'un prélude, doux et docile, pour retracer le contour des choses autour de moi et me donner l'élan pour repartir.

« Et si elle mourait ? »

Une angoisse avide s'est emparée de ma chair. Ce matin, elle pesait sur ma poitrine comme une énorme pierre.

J'aimerais qu'elle soit une créature divine. Son ventre mou gonflé de terre, c'est ainsi qu'elle m'est apparue en rêve la nuit dernière, des fleurs entre ses petits doigts et le visage blême. Son souffle était léger, mais elle était morte.

Ils ont fermé la boîte.

Mes forces s'amenuisent, je respire à peine. Là, au fond de la fosse, ma fille meurt. Je ploie vers le sol, à bout de souffle. Mes jambes sont lourdes et mon cœur souffre à chaque battement. La vie toujours plus faible, toujours plus effilée et fragile. Je meurs. Sauf que non. Ce n'est pas Helena, dans le cercueil, mais quelqu'un d'autre.

C'est le visage d'Erik.

OceanofPDF.com

PLUS LOIN

Une patine terne s'est posée sur nous comme sur des choses oubliées. Il faut constamment tout polir. Et moi la première, en serrant mon ventre dans une gaine pour paraître plus mince, en me donnant l'air désinvolte.

Je suis épuisée, complètement vidée. Ce n'est pas une vie, mais une accumulation de jours tous semblables, sans échappatoire. Tout tarde à venir, tout procrastine. Hier et aujourd'hui identiques à demain et au jour suivant. J'attends que l'hiver se termine et que le froid passe, que la douleur dans mes os s'efface, que quelque chose de nouveau naisse, une amitié, une idée, que le ciel ouvre enfin une faille dans tout ce gris pour laisser entrer un peu de soleil. Je n'ose plus dire « je veux » de peur que mon souhait ne se réalise pas. Une malédiction me retient prisonnière dans l'immobilité du devenir.

Le lent défilé des jours continue tristement. La lourde chape de l'hiver, l'air usé et froissé des jours secs. J'attends quelque chose, je ne sais pas quoi, et rien ne vient. Quand on attend, rien ne vient jamais.

Des saletés dans les oreilles et le nez, des pellicules et des cheveux, des croûtes et du sébum, mon corps m'encombre et trébuche même quand on le

salue. Ces derniers temps, la trame de ma vie s'est distendue.

On ne va nulle part, on n'arrive à rien, tout nous fuit et nous poursuit, toujours pressés, à bout de souffle. On ne profite plus de rien, on ne laisse plus rien nous atteindre, le temps manque. Fichus rêves. Maudite envie de vivre. Il n'y ni la place, ni le temps, ni rien.

Que suis-je en train de chercher dans mes propres décombres ?

La tête d'Erik est toujours pleine de musique. Et il n'en sort jamais, même à la maison. S'il ne joue pas, il écoute, il parle, il échange des idées et des réflexions avec ses anciens professeurs du Conservatoire, ses collègues et son chef d'orchestre.

Erik va vite. Nous appartenons à deux mondes différents. Je pensais faire partie de son existence inéluctable de violoniste, par osmose. Mais je n'ai toujours été qu'une accompagnatrice, une vestale. Erik ne fera jamais de compromis. Il m'a toujours dit qu'il déteste le verbe « se contenter ». Un musicien ne peut pas se contenter de quoi que ce soit. Il faut toujours viser plus haut. Pour lui, c'est inconcevable, structurellement impossible, de se sacrifier.

Je suis fiévreuse, j'ai des cernes gris sous les yeux. Helena aussi. Elle n'a plus de fièvre, mais ça se voit qu'elle ne va pas bien. Elle mange peu, elle est apathique. L'immobilité du temps. Une stagnation terne et parasite. Le printemps aurait dû arriver, mais il s'est arrêté à mi-chemin, dans l'interstice entre deux saisons, et il ne sait plus comment sortir de là. Je me couche pour écouter le ronronnement de l'humidificateur et j'essaie de repousser ce rêve angoissant qui surgit pendant mes trop courts instants de sommeil. Confus, tordu, je n'en garde aucune image, mais je peux le sentir sur ma peau. Il coule sur ma nuque et mon visage. Dès que je m'abandonne sur l'oreiller, il baigne mon front.

Je suis encore malade. Helena aussi. Elle est brûlante et tousse tellement fort qu'elle vomit son lait et mouille son lit. Le matin, je la récupère, humide, au milieu de flaques de lait caillé. Je fais le ménage et je range, cette activité me revigore. Plus je fais de l'ordre, plus les limbes s'effilochent et je retrouve la notion du temps. L'air est sec, je fais bouillir une casserole d'eau. Helena gémit dans son berceau. Tant qu'elle ne pleure pas, je me permets de jouer un morceau au piano, pleine de frissons. Des notes. Des bribes de ma vie d'avant. Ma vie avant Helena. Je pourrais scinder mon existence en deux : « av. H. » et « ap. H. ». L'avant-Helena et l'après-Helena. Dans ma période de l'avant-Helena, j'aurais joué jusqu'à l'écœurement et grâce à la fièvre, j'aurais même mieux joué. La maladie aurait coulé par mes doigts dans la mélodie pour la faire vibrer à une autre fréquence. À l'époque, je me serais remise de ma fièvre ainsi, en la jouant petit à petit, une bonne saignée. Je savoure les phrases, une par une, comme si je dégustais des cerises après un long hiver de pain sec.

Le piano réclame d'être touché et les livres aussi m'appellent, mais pour l'instant, je ne vis plus que par écrit, dans ce carnet. Mon néant éclate et il doit être dit. Je ne peux pas lutter contre, c'est un besoin physiologique.

Une grippe tenace me pousse à des réflexions que j'ose à peine écrire ici. Si je les révélais à Erik, il se moquerait de moi, il dirait que la fièvre m'a rendue folle. Et pourtant, que laisserais-je à ma fille si je mourais maintenant ? Elle n'aurait aucune image, aucune vision. Elle est si petite que je disparaîtrais de son esprit sans laisser de traces. Ce carnet, peut-être ? Non, mon journal intime n'est pas un album de souvenirs, mais une thérapie. Si je devais mourir maintenant, ce que je laisserais à ma fille serait immatériel : ma vie en dehors de ces pages. Les fois où je lui ai parlé doucement, en la serrant contre moi. Les soins que je lui ai prodigués, jour après jour, nuit après nuit, même quand j'étais fatiguée, même quand je n'en pouvais plus. Tous ces gestes, tous ces mots que personne ne remarque

parce qu'ils semblent insignifiants, alors qu'ils sont en fait les fondements de notre existence, la seule chose qui compte vraiment.

Je n'ai pas de conseils à te donner, je n'ai rien de sage à te dire. Je te laisse ceci, ma toute petite : le temps que je te consacre, les caresses que je te donne. Tu ne te rendras compte de rien et tu penseras peut-être que ce n'est pas grand-chose. Mais un jour, tu feras le même cadeau à tes enfants et tu penseras à moi, cette femme inconnue qui t'a offert tout son amour. Voilà la trace que je te laisse.

J'ai mal à la nuque et aux épaules comme si je portais un fardeau. Et c'est presque vrai : je suis une mule qui travaille dur le jour et s'écroule de fatigue sur sa paille le soir. Je ne peux plus soulever la tête, mes muscles sont enflammés. C'est sûrement à cause de la position dans laquelle j'allaites ou la façon dont je porte Helena quand elle pleure pendant des heures. Et elle ne s'arrête jamais. Entre la nuque et le milieu du dos, j'ai une bosse qui me force à me tenir un peu voûtée, pénitente.

Pendant la journée, je ne m'assois pas. Quand je ne m'occupe pas d'Helena, je lave, je repasse, je plie, j'empile, je range, j'arrange. Courses, lessive, poubelles, repas, vaisselle. J'adopte la posture typique de la femme au foyer, dos plié à angle droit et fesses en arrière. Je nettoie le sol et plus je le nettoie, plus je le trouve sale. Ça colle et c'est plein de miettes, de poils, de peluches, de débris d'aluminium. La serpillère est noire, je la passe sous l'eau et dans l'évier s'accumulent des restes de repas, des résidus provenant de la salle de bains, des poussières et du sable. Maintenant, j'ai besoin d'une pensée. Une seule suffit. À force de m'éteindre chaque soir dans mon lit comme une bête, je m'appauvris.

Je prends des antibiotiques pour combattre mon angine. Je suis vieille et décrépite, haletante et frémissante sous des kilos de pulls et de couvertures. Tout à l'heure, je me suis assoupie un instant et mes pensées aussi coupantes que des lames ont percé l'enveloppe qui sépare ma conscience de la vase des souvenirs. Des phrases, des images et des visages enflés par la fièvre ont rampé jusqu'à ma bouche. Je suis fatiguée d'une fatigue qui prend mes yeux et tout mon corps. J'attends qu'Helena se réveille pour la tétée, avant de m'allonger pour soulager mon dos noueux. Le vent se presse à la porte et aux fenêtres closes, il hurle, on dirait qu'il veut tout abattre pour entrer. À l'intérieur de ma tête, je suis aussi furieuse et erratique que le vent. Je gratte frénétiquement mon stylo sur le papier pour décharger mon aigreur et ma frustration.

Un message provenant du paradis domestique de Silvia. Lumières tamisées, table étincelante, assiettes lavées dans la mousse blanche d'un lave-vaisselle, je l'imagine lire sur son canapé, pelotonnée aux côtés de son mari. « Vous venez dîner chez nous jeudi soir ? » Je pense à Silvia, toujours élégante avec sa coupe de cheveux qui lui donne des airs d'artiste des années 1930, créative et militante. Deux enfants précoces et sages qui entreront à l'école primaire l'année prochaine. Un mari discret qui l'a conquise avec de grands gestes romantiques et les plus belles pages de Schopenhauer. Cette boule dans mon estomac, c'est de l'envie. J'imagine, je compare et cette manie que j'ai de tout comparer m'empoisonne l'existence. Quand je mesure ma vie et celle des autres, j'en ressors toujours irrémédiablement perdante. Perdante, oui, mais pas par manque de volonté, plutôt par essence. Entre Silvia et moi, il y a une différence fondamentale : j'ai ce laisser-aller qu'elle n'a pas. Alors jeudi soir, je traînerai les pieds jusque chez elle, je mangerai dans ses assiettes vert foncé ourlées d'or, et puis je rentrerai chez moi, toujours en traînant les pieds, avec l'impression d'être encore plus minable qu'avant.

Une dame pénètre dans l'église, fait une gèneuflexion et un signe de croix en s'appuyant sur un banc de la nef. Ensuite, elle prend une fleur dans le vase aux pieds de la Vierge et la glisse dans un sachet en plastique. Je l'ai vue, elle m'a vue, mais elle va jusqu'au bout de son geste.

J'allait dans l'église, le plus discrètement possible, sous le regard furieux de la servante du curé. Elle n'ose rien me dire. Moi non plus, je n'ai rien osé dire à la voleuse de fleurs.

Le vol et l'impudeur perpétrés sous le regard pieux et distrait de saint François.

L'image qui me décrit le mieux aujourd'hui : deux mains en coupe qui s'ouvrent et laissent mollement tomber une grêle de billes.

Dîner chez Silvia. Qu'est-ce qu'elle me soûle ! Elle parle à voix basse, comme les nonnes, et, avec un regard intense, elle sirote son thé, en me posant des questions dignes d'une psychologue. Je suis venue à contrecœur avec Helena. Elle aurait sans doute préféré continuer sa sieste dans ses draps roses. J'ai de gros nœuds de corde dans l'estomac. Je réponds à ses questions sans réfléchir, en inventant des choses. Elle est convaincue que ces confessions et l'absolution qu'elle m'accorde me libèrent l'esprit. Erik lève les yeux au ciel en m'entendant dire des bêtises, mais il n'intervient pas.

À la fin du repas, tout le monde fait semblant de s'intéresser aux enfants des autres, à ce qu'ils font ou à ce qu'ils ont fait quand ils étaient plus petits. En vérité, ils attendent surtout de pouvoir parler des leurs.

« À trois ans, le mien comptait déjà jusqu'à cent.

– Eh bien, le mien sait compter en anglais ! Je me demande où il a bien pu apprendre ! »

Mais c'est toi qui lui as appris, avoue-le !

« La maîtresse dit qu'il est vraiment doué en gymnastique. »

C'est toujours le même rituel. On subit d'abord les histoires des autres en restant douloureusement silencieux, puis on se venge en racontant les exploits de sa progéniture. On me demande si Helena fait ses nuits. Un prétexte ! Qu'est-ce que tu comptes tirer de cette information ? Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Dis-moi tout de suite que la tienne a toujours fait ses nuits ou qu'elle ne les a jamais faites, joue donc les martyrs, finissons-en avec ce petit jeu et après ça, fichez-moi la paix !

Dans les conversations entre parents, il n'y a qu'un seul but : confirmer à soi-même et aux autres que ses enfants sont les meilleurs. Après avoir longuement répété que les gamins de Silvia sont merveilleux, qu'est-ce qu'ils sont sages, mais quelle belle maison, quelle belle famille, après avoir dit à tout le monde qu'être parent c'est épuisant mais ça paie, et d'autres platitudes rassurantes dans ce genre-là, après avoir siroté de l'eau bouillie avec des feuilles séchées – « On boit toujours notre thé sans sucre, mais si tu en veux vraiment, je vais t'en chercher ! » –, après avoir reniflé de l'encens et des bougies parfumées, je peux enfin retourner me terrer dans ma grotte humide.

Erik est taciturne. Je n'ai pas fait bonne impression auprès de ses amis. Dans la voiture, il me demande :

- « Qu'est-ce qui t'a pris ?
- Je ne peux juste plus les supporter, désolée.
- Mais pourquoi ?
- Ils me fatiguent.
- Toi aussi, tu me fatigues. »

Le lendemain matin, j'attends qu'il se réveille sur la chaise au pied de notre lit. Ses cheveux lui tombent devant les yeux. Plutôt que de dormir, on dirait qu'il est en pleine réflexion.

- « Salut, dit-il d'une voix sèche et un peu surprise.
- Salut...
- Qu'est-ce que tu veux ?

– Où tu voulais en venir, hier soir ? T'en as marre de moi ? »

Il soupire et s'extirpe des draps comme si c'étaient des décombres.

« Je n'ai pas envie d'en parler. »

Mon cœur martèle douloureusement dans ma poitrine, mais je ne bouge pas. Il me contourne pour aller dans la cuisine.

« T'en as marre de moi, c'est ça ?

– Je n'en ai pas marre de toi, mais de ton comportement.

– Comment ça ?

– Ton attitude ! Tu as tout pour être heureuse et au lieu de ça, tu es toujours mélancolique, triste ou agressive. C'est ton manque de positivité qui me fatigue.

– Et qu'est-ce que je devrais faire ?

– Je n'en sais rien, cherche-toi une nouvelle activité, sors avec tes amies, profite de la vie. Si toutes les femmes qui avaient des enfants devenaient aussi...

– Aussi quoi ?

– Apathiques et négatives ! »

Je me sens soudain coupable. Erik poursuit :

« Tu n'es pas heureuse d'avoir Helena ?

– Bien sûr, mais...

– Alors arrête de tirer la gueule et souris ! »

Tous les gestes d'Erik sont minutieux. La cafetière sur la plaque, la tasse sur sa soucoupe, la confiture et le beurre sur la table. Il prépare le petit-déjeuner avec calme et méthode. Ses mots me parviennent de son monde de biscottes bien beurrées qu'on croque sans faire de miettes. Il affiche la sérénité de celui qui, après un bon petit-déjeuner, passera une matinée paisible et plus tard, après le déjeuner, posera les couverts de chaque côté de son assiette et poursuivra sa journée dans la plénitude d'un quotidien parfaitement calibré.

Le monde d'Erik se déroule de manière ordonnée et selon un programme bien établi. Chez lui, la logique fonctionne, les relations de cause à effet aussi, il a une place dans le monde. Il sait toujours tout et il sait aussi toujours quoi faire. Facile, n'est-ce pas ? Tu as un enfant et tout va bien, alors souris ! Dans son monde, mes états d'âme ne sont pas envisageables. Ils ne peuvent pas être, puisqu'ils sont la conséquence de rien. Ils ne sont pas prévus dans l'équation : maman + bébé = image idyllique. Erik ne peut tout simplement pas me comprendre. Même s'il le voulait, il ne pourrait pas. Et quand on ne comprend pas, tôt ou tard, on finit par se lasser.

J'ai beaucoup réfléchi aux paroles d'Erik, au fait que je devrais me trouver une nouvelle activité, une distraction. Je ne ferai rien. Je ne veux pas de palliatifs. Je ne veux pas mettre de pansements sur mes failles. J'ai décidé que je me déliterai tout entière, je m'abandonnerai à ces forces qui me tirent vers le bas, je veux faire l'expérience de toutes ces ombres. Avant de devoir me conformer aux attentes d'Erik, à celles de ma mère et de tous les autres, je veux avoir le droit de traverser mes zones les plus sombres.

Je ne peux pas manger. Je ne peux que boire. Un petit moteur fébrile s'est allumé à l'intérieur de moi et il me tient éveillée jour et nuit. Je suis dans un état d'efficacité malade. Je ne crains plus d'être un appareil électroménager, je m'en accommode parfaitement. Je ne me satisfais pas pour autant de fonctionner sans pensées ni désirs, avec pour seul horizon la tâche suivante à accomplir, mais ça ne fait rien, je ne veux pas y songer maintenant. Je conserve un état émotionnel d'automate, linéaire et fixe. En me voyant toujours affairée et pleine d'entrain, autour de moi les gens considèrent cette hyperactivité domestique comme une prise de conscience de mon potentiel. L'affaire est close. Tout est bien qui finit bien. Les fleurs dans le vase, le plat de fruits sur la table, le tapis dans la cuisine, le linge soigneusement étendu dans le jardin. J'ai même recommencé à faire des

gâteaux. Erik est très heureux de sa « petite femme », il se dit même : tiens, je pourrais bien l'épouser !

Mes journées commencent par un bourdonnement dans l'estomac, un essaim d'abeilles qui essaie de sortir par mon nombril. Le petit moteur me réveille très tôt, quand il fait encore nuit. Il me conduit en silence dans toute la maison pour ranger et nettoyer. Toujours garder mes mains occupées. Quand il n'y a plus rien à faire, je joue. Alors les mains courent, le moteur turbine et la mélodie caresse mes oreilles comme le souffle d'une brise. Au piano, je ne suis plus un automate, je redeviens un peu humaine. Parfois, je verse même une larme. Un instant d'abandon, si la mélodie est belle. Ou alors je laisse échapper un long soupir du fin fond de mon être. La musique emporte tout.

Certains soirs, après avoir allaité Helena, au lieu de retourner au lit, j'enfile mon manteau et je sors m'asseoir sur le pas de la porte, le dos contre le chambranle. L'obscurité enveloppe la forêt et les arbres sont plus épais, plantés droits dans le sol. La nuit efface ma présence sur le pas de la porte, mais moi je me sens tout entière, mon corps plus grand, mon âme plus grande et plus grand aussi le monde devant moi. Moi noire et noire la forêt, l'une face à l'autre. Avec sa langue de vent, elle vient me lécher les pieds et les jambes. Aux aguets, j'écoute et je la laisse faire, les yeux clos.

Après plusieurs nuits passées à se regarder, moi sur le pas de la porte et elle depuis sa vallée, la forêt a commencé à me faire confiance. Ce soir, elle m'a envoyé un messenger : un blaireau. Sa fourrure couleur de lune, ses yeux comme deux gouttes d'eau.

Combien de temps ai-je attendu et pourquoi ? Depuis combien de temps suis-je comme ces fleurs de magnolia qui germent sur l'arbre en faisant onduler l'écorce de leurs cosses ? J'ai essayé de percer ma carapace à coups d'épaule, et avec les ongles, et avec les dents. Cette nuit, je réalise qu'il n'est pas toujours nécessaire de s'acharner. Il suffit parfois de franchir le pas et on se retrouve dehors, nez à nez avec un blaireau.

Ça fait longtemps que je n'ai pas écrit. Mon hyper-efficacité ne produit pas d'idées. Une bonne partie de la journée, ma tête demeure éteinte et si elle s'active, c'est en mode économique pour ne gérer que les tâches pratiques. Dans mon rôle de petite ménagère, je me sens bien, je vis dans une publicité sans fin. Si je portais une robe à pois, j'incarnerais la parfaite épouse des années 1950. Pas d'idées, pas de désirs. Un manifeste. J'ai perdu quatre kilos.

Des feuilles qui ont macéré dans des flaques d'eau noires sèchent le long des murets et des trottoirs. Des châtaignes vidées par le gel. L'hiver étire ses membres pour conquérir plus de jours, pour durer un peu plus longtemps. Mais sous le voile gris de ses jupes, la lumière a déjà changé de spectre et se laisse deviner plus chaude derrière les nuages, elle effleure les manteaux.

Une heure et demie du matin. Je veille encore avec un chagrin dont je ne parviens pas à me défaire. Je suis asynchrone, incongrue, maladroite, mal à l'aise. Comme ils sont vains ces bavardages ! Erik exalte mon incompetence par contraste. Il est si plein de lumière et si fier. Sa présence me rend triste et me fait me sentir mal. Je me regarde dans le miroir et je ne vois rien d'autre qu'un visage de gomme molle avec trois trous noirs à la place des yeux et de la bouche. Mais comment ai-je pu devenir stérile au beau milieu de ma saison fertile, pendant ces années où j'aurais dû tout mettre en œuvre pour la continuation de l'espèce ? Les femmes comme moi devraient briller de leur propre lumière, émaner des effluves enchanteurs, je devrais être capable d'envoûter mon amant d'un seul regard ou rien qu'avec le son de ma voix ! La nature doit bien fournir des armes, des moyens renforcés pour y parvenir, sinon nous aurions disparu depuis longtemps. Il faut croire que chez moi, quelque chose n'a pas fonctionné. Dans le petit paquet de la cigogne, il y avait un bébé, mais pas toute cette magie que

d'autres mères ont reçue. Erik dit que je lui pèse. Alors pour ne pas l'ennuyer, je ne parle plus de moi.

Je rêve de maisons. Grandes, vides, avec des tapisseries sales et une moquette qui se décolle et s'enroule. Des maisons abandonnées où les pas résonnent. Dédales de chambres sombres et angoissantes, vastes pièces dans lesquelles je me perds. Et toujours vive et palpable comme un tremblement monotone, cette présence, quelqu'un ou quelque chose, fantôme du passé, locataire disparu.

Les symboles me hantent. Comme la truite que j'ai vue jaillir entre les pierres dans le ruisseau. Elle est sortie de l'eau juste un instant, ses écailles argentées et émeraude. Ce n'était pas une créature terrestre, j'en suis sûre, ce n'était pas qu'un poisson. L'univers me parle, il m'envoie des messages, et la truite est un signe qui ne trompe pas. La rivière n'est pas qu'un cours d'eau, elle signifie bien plus que son ruissellement ou son lit d'anfractuosités. Les choses qui m'entourent sont comme un livre : les pans de forêt et les crêtes, des pages. Le fait d'être, tout simplement d'être, m'émerveille.

Il y avait des ruches dans le fourgon de l'homme à la barbe noire. Pourquoi ne pas lui avoir demandé où il les apportait ? J'ai juste dit bonjour, mais le bruit du moteur a effacé ma voix.

Dehors, un vent furieux bouscule mes pensées et les disperse au hasard. Il s'insinue sous les portes et fait grincer les meubles. J'ai cru que quelqu'un était entré. J'ai entendu une voix ou le cri d'une bête. J'ai pris les ciseaux, en réfléchissant au meilleur endroit où frapper. Je suis allée dans l'autre pièce et le chat sur son fauteuil m'a regardée d'un drôle d'air. Le vent aboie, il imite le bruit des pas et traîne de gros coffres pleins de peurs. Une nausée douceâtre me lèche la bouche, je me sens comme si j'avais un estomac de boue et un cœur d'argile.

Erik est près de moi, il sait que je suis là, mais il ne me cherche pas. Pour lui, je suis une évidence. Une grosse cruche ou un objet quelconque, un animal de compagnie, je suis une présence et ça lui suffit. Il m'embrasse sur le front comme on embrasse un enfant. À ses yeux, je suis un organisme vivant asexué. Depuis la naissance d'Helena, ma féminité n'est plus évidente que pour moi-même. Une force originelle, dénuée de toute projection masculine, je suis élémentaire et farouche. Je n'ai rien à voir non plus avec l'image douceâtre de la mère des publicités, cette Madone sublimée. Ni déesse ni amazone, ni nymphe ni sorcière, mais femme. Sans stéréotypes ni fioritures, l'être féminin échappe à toutes les catégories. Ma féminité est un terreau originel, instinctif et intuitif, elle s'épanouit par elle-même, sous la chape des préjugés et indépendamment de ceux-ci. Je suis Femme et Terre.

Pendant des mois, j'ai regardé dans le vide et maintenant, mes yeux ne sont plus les mêmes. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite, mais avec le temps, les premiers signes sont devenus évidents. Un détail insignifiant m'est apparu sous un nouveau jour, une tournure dérangeante et le bruit de fond est devenu un brouhaha. Pourtant, tout allait bien jusqu'à hier, tout était paisible ce matin, et puis tout à coup, la façon qu'a Erik de manger m'a tapé sur les nerfs.

« Ça suffit ! ai-je craché brusquement, en le regrettant aussitôt.

– Quoi ? »

Il était d'une beauté insupportable, mais sa manière de mastiquer, sa moustache de lait au-dessus de la lèvre... Il a bu encore une gorgée et à l'intérieur de moi, j'entendais rugir une bête féroce et myope.

Non, je ne serai plus jamais la même qu'avant. Même Erik me le reproche, il dit que j'ai changé. Pourtant, j'ai l'impression de m'être

simplement mise à nu, d'avoir ôté des couches d'écorce de plus en plus fines. Essentialisée jusqu'au noyau. Si je me regarde, je me vois enfant.

Mon visage est resté le même, mais ma voix est différente. C'est ma mère qui me l'a fait remarquer.

« Au téléphone, c'est comme si tu n'étais plus toi-même.

– Mais oui, c'est moi, c'est bien moi. »

Un moi primitif, nu et insolent. Une Ophélie sortant des eaux pleine d'algues et de vase. J'ouvre les yeux. Mes bras sont entourés de lierre et mes jambes recouvertes de boue. Je respire. Helena sourit, je lui souris aussi. J'aimerais tout récupérer, je veux être femme et enfant, mère et jeune fille en même temps, m'enivrer des sensations limpides d'autrefois. Sans m'en rendre compte, je suis celle que j'ai toujours été. La partie la plus enfouie de mon être ne fait pas la différence entre l'avant et l'après, elle n'a pas d'histoire ni de temps, elle se relève intacte au milieu des ruines et des débris. Je sens mon cœur battre plus fort. Intemporelle comme la dimension dans laquelle j'évolue, je me nourris et je suis faite de cette énergie vitale. Pour cette raison, je ne peux pas être mesurée, comme la vie elle-même, grâce à des manifestations extérieures trompeuses et sujettes aux aléas, mais uniquement en ampères.

Printemps. Les bourgeons percent leur calice. L'air s'est rempli d'insectes comme de jolis petits grains de sable scintillants. J'écoute le bruit sourd de l'eau au fond de la vallée. La rivière a des reflets de branches tendues et l'écume lave les pierres. C'est mon royaume, ma terre. Je vibre au son de la nature, des mêmes cordes, et tout ce qui m'entoure résonne en moi.

Aujourd'hui, l'homme à la barbe noire a décidé d'ajouter une touche de couleur à ce qui est devenu un jeu avec moi-même. Dans la monotonie de mes journées, je me suis mise à observer ses faits et gestes. Si j'avais pu le prendre en photo chaque fois que je le salue, devant sa maison, j'aurais

obtenu une série d'instantanés aux variations infimes, comme si, jour après jour, j'avais saisi un arbre plutôt qu'un homme. Magnifique en automne avec ses lentes feuilles mortes, glacial et froid en hiver, frémissant de vie au printemps. Si beau dans sa progression presque imperceptible, si régulier, si insaisissable, si délicat dans sa trajectoire, que son mouvement semble immobile.

Comme toujours, je lui dis : « Bonjour ! »

Et lui me répond : « Salut. »

Je ne devrais pas, mais je le fais quand même. J'ai tourné en rond tout l'après-midi et c'est comme si la pièce allait s'effondrer sur moi. Je sors. Helena dort. Dehors, une lumière aveuglante adoucit le contour des choses. Je cours lire, en cachette, le nom de l'homme à la barbe noire. Le village est silencieux, seul mon souffle remplit les rues. Si Helena se réveille, je ne suis qu'à dix minutes. Juste le temps de lire. La boîte aux lettres est cachée derrière les branches de l'arbre aux anémones, je dois approcher mon nez tout près.

Son nom est Riccardo.

Riccardo, huit lettres, comme moi. Je souris en songeant à Robert et à ses calculs. J'imagine que si j'additionnais, multipliais ou divisais le nombre huit, je n'obtiendrais jamais zéro.

Après avoir vécu pendant des mois, le passé collé à la peau, le présent est enfin revenu avec la bruine du printemps, les bourgeons et les insectes. Je fouille dans de vieux papiers à la recherche d'une photographie récente de moi. Je veux du bleu, un ciel infiniment bleu dans lequel les nuages seraient des îles.

À la maison, Erik est encombrant. Une masse sombre qui se déplace en m'ôtant l'air et l'espace. J'ai l'impression qu'il est toujours sur mon chemin. Quand il n'est pas là, je respire. Le lit est aussi vaste et frais qu'un champ de fleurs. Je dors tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en suivant la lumière qui filtre par la fenêtre. Si la pluie crépite contre la vitre, je me blottis au milieu et je ne bouge pas de mon cocon jusqu'au lever du jour. S'il y a la lune, je m'allonge de manière à pouvoir la fixer, jusqu'à ce qu'elle entre dans mes yeux et dans mes rêves. Si le vent souffle, je regarde la forêt qui oscille, les ombres qui s'effilochent de gris et me caressent les cheveux. Quand il est à la maison, je ne joue jamais. Il ne dirait rien, mais je sais qu'au fond de lui, il jugerait même la façon dont je me tiens au piano. C'est étrange que nous n'ayons jamais joué ensemble. S'il me le proposait maintenant, peut-être que les choses changeraient.

Il passe une main dans ses cheveux, il est terriblement beau. Erik est une image. Il se tient là, devant moi, et pourtant il appartient à une autre époque. Une époque qui remonte à quelques mois en arrière, mais qui semble déjà si lointaine. L'époque d'avant la naissance. Erik et moi n'avons pas suivi le même chemin. Nous étions l'un à côté de l'autre, mais il n'a pas marché avec moi. Je l'ai perdu en route ou peut-être que nous ne nous sommes jamais vraiment trouvés. Même quand il erre dans la maison, il n'a pas plus de consistance qu'un fantôme.

Devant moi, une longue route goudronnée, plate et sans couleur, qui traverse un paysage trop lumineux. Les jours se répètent sans enthousiasme. Helena sourit, elle s'assoit, me cherche du regard et pleure quand je m'éloigne. Les gens me demandent quand je compte lui donner un petit frère. J'ai tant de réponses désagréables qui me viennent à l'esprit, mais je réponds toujours : « Qui vivra verra ! » Sur cette autoroute toute lisse, je ne vois pas d'enfant à l'horizon. À vrai dire, je ne vois rien, si ce n'est une clarté aveuglante qui m'écrase et tarit toute ma substance.

J'avance par inertie. J'ai du goudron sous les pieds et m'arrêter serait pire – je sécherais au soleil comme les vers de terre qui sortent pendant la pluie et ne parviennent pas à rejoindre leurs galeries souterraines à temps. J'avance en poussant le landau. Parfois, Erik apparaît, avant de disparaître à nouveau, parfois ma mère appelle, parfois je débranche la prise du téléphone et je n'entends plus personne pendant des jours. Hier était comme aujourd'hui et aujourd'hui sera comme demain. Si je remarque que les jours passent, c'est seulement parce que le frigo se vide. Erik rentre et se plaint qu'il n'y a rien pour le dîner.

« Je ne peux pas vivre de crackers et de fromage ! »

C'est pourtant ce que je fais, moi.

5 h 15. Je me lève, quelques oiseaux chantent déjà. Je me suis réveillée il y a plus d'une heure, mon petit moteur en marche, mais il n'y avait que du silence, alors j'ai refermé les yeux. Erik est là et il dort, je ne peux rien faire sans le déranger. Je sors. L'air est vif. Je monte vers la forêt. C'est l'heure où la nuit s'estompe, les arbres émergent de l'obscurité et ne sont à nouveau plus que des arbres. Même les créatures maléfiques de la forêt replongent dans leur sommeil. Mes pas sont d'abord hésitants. C'est la première fois que je vais seule en forêt à une heure pareille. Peut-être que je renouerai avec mon héritage de sorcière. Le froid fond de mon corps et de mes mains, mon souffle devient plus régulier. Pourquoi je n'ai jamais fait ça auparavant ? Pourquoi je ne fais pas ça tous les matins ? J'ai les mains vides, je n'ai pas d'objectif, je marche dans la forêt dans le seul but de marcher dans la forêt et plus je m'enfonce, plus elle semble familière. Je sais tout d'elle, je la connais depuis que je suis petite. Cette forêt est comme la maison de mon enfance. De même que chaque pièce, chaque fissure au plafond et dans les murs me parlent, les voix blanches des châtaigniers et des hêtres, le bruit des feuilles sèches déplacées par les pas, tout ça me parle aussi. Ce que la forêt dit me plaît, je le savais déjà, mais je l'avais oublié. Tu es toi. Elle le dit avec le vent dans les branches, avec le cri des oiseaux.

Tu es toi. Tu es toi. Tu es toi. Avec l'eau qui coule au fond du ravin et franchit de gros rochers noirs. Tu es toi. Et moi je lui réponds : bien sûr que je suis moi ! Mais mon impertinence ne la fâche pas, pas plus que le fait que son message me paraisse évident. Elle continue son mantra. Tu es toi. Tu es toi. Tu es toi. La phrase se grave en moi à chacun de mes pas, elle gagne en dignité à chaque répétition. Ce qui m'a d'abord semblé banal devient nécessaire, je veux qu'elle le répète encore et encore, je veux qu'elle articule clairement. Quand on demande quelque chose à la forêt, elle répond toujours. Alors un faon apparaît derrière un grand arbre. Des yeux d'onyx, un regard d'enfant qui me fixe. Et je le fixe, moi aussi. Il n'a pas peur, il me regarde et attend que je fasse quelque chose. Pour lui, je ne suis ni bonne ni mauvaise, ni amie ni menace, c'est à moi de décider ce que je serai. Pendant quelques secondes, nous restons comme ça, nos museaux pointés l'un vers l'autre, puis il baisse la tête et dans un bruissement, repart dans le monde magique d'où il est venu. Plus haut, plus haut, je veux aller plus haut. Tu es toi. Tu es toi. Je touche la roche froide d'un éperon, l'eau qui s'est accumulée dans le creux d'une souche pourrie, un parfait bénitier. Des troncs comme des dos d'hommes, droits et tendus vers le ciel, une touffe de fourrure blanche coincée entre les ronces. C'est bien moi et ce sont bien mes jambes, mes bras, mes mains, mon souffle. Plus haut, plus haut. J'arrive sur une route goudronnée. Une camionnette descend à toute allure dans les virages, elle freine en arrivant à ma hauteur. Riccardo.

La bouillie à la petite cuillère, enfin ! Je n'ai plus besoin de faire pousser une pomme en moi pour nourrir ma fille. Elle entre dans le monde petit à petit, en le mangeant. Et pas seulement parce qu'elle met à la bouche tout ce qui lui tombe entre les mains, mais parce qu'en absorbant de la nourriture qui ne vient pas de moi, elle se détache et se transforme en individu. C'est comme si je lui avais donné naissance par bourgeonnement, comme une levure. Après avoir été mon petit bourgeon, elle devient une créature à part entière. Merveilleux petit être.

J'ai recommencé à donner des cours. Erik dit que je ne dois pas me sentir mal à l'aise de vivre sur son salaire. Si je ne restais pas à la maison, il faudrait payer quelqu'un pour s'occuper d'Helena. Sauf que moi, je veux recommencer à subvenir seule à mes besoins.

Aujourd'hui, Riccardo a nettoyé son potager. Il l'a préparé pour les semailles. J'ai ralenti le pas pour qu'il ait le temps de relever la tête et qu'il me salue. À la maison, je repense à sa chemise à carreaux, son bonnet de laine et son foulard noir autour du cou. J'aime les vêtements qu'il porte, ils me rappellent que je suis une femme.

J'appelle Leila dont je n'ai plus de nouvelles depuis des années. Nous décidons de nous rencontrer l'après-midi même. J'ai pris Helena et elle est seule. Elle n'est plus avec son compagnon de toujours. J'aurais pourtant parié qu'ils se seraient mariés. Ils étaient l'un de ces couples que les gens envient, ou que moi j'enviais, parce que l'un avait les caractéristiques que j'aurais aimé trouver chez mon partenaire et l'autre celles que j'aurais voulu posséder. Leila n'était pas meilleure que moi au piano. J'enviais plutôt son magnétisme, la facilité avec laquelle elle se dépêtrait de chaque situation. Je restais toujours dans son ombre ou je marchais un pas derrière. C'est peut-être pour cette raison qu'après avoir terminé le Conservatoire, je n'ai rien fait pour entretenir notre amitié. Je l'ai laissée s'épuiser.

« Ça fait quoi d'avoir un enfant ? »

Avant d'avoir des enfants, on s'imagine des moments de vie heureux, des clichés. On ne se rend pas compte qu'il faut toujours être présent. Toujours. Nous sommes assises sur un banc dans un parc baigné de lumière.

« C'est difficile. S'occuper de quelqu'un chaque jour, chaque heure. C'est parfois gratifiant et parfois très lourd. Il faut du temps pour que cette charge devienne un exercice par lequel on se transforme. »

Avant ça, on ne peut pas comprendre que c'est l'abnégation qui fait mûrir.

Leila est très maigre. Elle n'était pas comme ça avant. Je me demande si c'est pour ça qu'elle ne peut pas avoir d'enfants. Entre les os pointus de ses hanches qu'on devine sous sa robe, j'imagine un utérus aussi petit et sec qu'un pruneau. Je me sens mal d'être venue ici avec mon petit trophée rose qui gigote et sourit dans son landau. Je lui promets de lui écrire et de l'appeler, mais je ne le ferai pas. Je passerais pour une frimeuse, et puis au fond, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

Erik et moi vivons comme deux collègues qui partagent la même maison.

« Bonjour !

– Bonjour !

– Tu as passé une belle matinée ?

– Oui, magnifique !

– Au revoir !

– Au revoir ! »

« Salut.

– Salut.

– Tu seras là aujourd'hui ?

– Non, et demain non plus.

– Tu rentres pour le dîner ?

– Je pense que oui. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais rester par ici, peut-être que j'irai faire une balade.

– Bien !

– Au revoir.

– Au revoir. »

Et il s'en va. Moi aussi, je sors. Pour voir ce que Riccardo porte aujourd'hui.

Riccardo est un mystère. Parfois, je le croise dehors en plein après-midi. Parfois, il disparaît pendant des jours. Aujourd'hui, il a disparu. La maison est fermée et sa camionnette n'est pas là.

Dans les romans, le chevalier vient, comme par magie. Il était parti à la guerre, à des kilomètres de là, mais il revient. Et il choisit toujours le bon soir, juste quand la dame a décidé de sortir de son palais dans son manteau de fourrure. Elle tourne gracieusement la tête pour se défendre d'une bourrasque soudaine et aperçoit sa silhouette à lui qui remonte la rue d'un pas solennel. Leurs regards se croisent, un éclair. Là, l'auteur se délecte, il ressent un léger picotement dans ses doigts et, transporté par un souffle fécond, il écrit des pages et des pages de grande littérature. Malheureusement, on n'est pas à Moscou au XIX^e siècle, à l'époque où les hommes et les femmes avaient besoin d'un grand bal ou d'une messe pour se rencontrer. Dans ce petit village qui compte une poignée de maisons et autant de chemins, le chevalier ne vient jamais. Ici, on peut croiser du monde à chaque coin de rue, mais j'ai déjà fait trois fois le tour en passant devant son potager, en vain. Peut-être qu'il n'est pas là ? Peut-être qu'il est parti en vacances ? Mais où ? Chez un ami ? En ville ? Sur le dos d'une montagne ?

Les cimes l'appellent, il a des pensées d'infini.

Riccardo ! Je voudrais que les esprits soient reliés entre eux pour que tu puisses sentir que je pense à toi. J'aimerais qu'un frisson léger te frôle, qu'il te fasse sourire au milieu de la neige et des rochers. Et le vent ou le long fil d'une émotion partagée, peut-être, m'apporteraient en retour ce sourire du haut des sommets enneigés et des plus petites fleurs, et par écho, comme effleurée par une main invisible, je dirais : Riccardo !

Je me contenterais de ça.

Je porte une robe à fleurs, bien qu'elle me serre sur les hanches et qu'elle soit trop légère pour la saison. En bas, il y a une route qui sillonne la campagne, j'ignore où elle va. Quand je me promène avec Helena, je vais toujours jusqu'au grand saule, avant de faire demi-tour. Mais aujourd'hui,

avec mes rollers, je veux voir où mène cette route. Musique dans les oreilles, roues sous les pieds, je traverse les champs comme un héron en rase-mottes. Il n'y a que le vent, la paille flétrie, la neige aux reflets orangés qui glisse langoureusement sur les pentes. Je ne fais pas de bruit. Je n'ai plus de souffle ni de pouls, je ne touche même plus terre, personne ne me voit, mais moi je vois tout. Maintenant, mon vol est celui d'un aigle, un rapace qui glatit, plane et caresse l'air, les ailes déployées. La vie vaut la peine d'être vécue, quand on peut voler à tire-d'aile, rire aux éclats devant la petite église blanche sous le grand saule et filer plus loin, plus loin encore.

Les nouvelles feuilles encore recroquevillées sur les plantes et les coteaux parsemés du blanc des cerisiers en fleur. Au bord du chemin, des branches et des racines noueuses, les ailes d'azur d'un geai volent au-dessus de mon cœur. Le ciel est clair.

Je sonne. Rien. Je n'entends personne. Mon cœur bat la chamade. Et puis de l'autre côté de la porte, j'entends Riccardo demander :

« Qui c'est ? »

La porte s'ouvre.

Je veille sur les fleurs, je les cueille dans le jardin.

Un petit bouquet bleu de printemps.

« Vous me permettez d'en cueillir ? »

– Aucun problème, vas-y ! »

Il enfle ses bottes dans l'embrasement. Il a une voix grave et de grosses chaussettes en laine.

Riccardo, Riccardo, mes mains tremblent.

Je m'accroupis et la terre salit ma jupe.

Je ramasse tiges et feuilles en toute hâte. Partir, partir de là le plus vite possible. Je me relève et il est là, sur le pas de la porte, à me regarder. Je le remercie en soulevant le bouquet.

« C'est rien !

– Tu en veux ? »

Je m'approche, en séparant le bouquet en deux par les tiges.

« Non, garde-les. »

Sauf que je tends déjà le bras vers lui. D'un geste doux et rapide, il me prend les fleurs des mains. Quelques-unes tombent par terre.

J'ai réussi à convaincre Erik d'emménager dans un appartement plus grand. Il m'a dit de regarder. Ce matin, j'en visite deux. Lui pourrait aussi bien vivre dans une chambre d'hôtel. Je me demande s'il se sent plus chez lui au Conservatoire ou à la maison. Si je n'étais pas là, je crois qu'il y serait encore moins souvent.

Je croise Victoria en promenade avec son cadet. Elle a trois enfants. Ce n'est pas la première fois que je la vois, nous nous sommes arrêtées parfois pour discuter et je l'aime bien parce qu'elle ne me donne jamais de conseils. Elle ne tourne pas en rond, elle fait deux blagues sur la météo, avant de me demander :

« Tu viens à la fête samedi ?

– Quelle fête ?

– La fête du village ! Tout le monde y va, même les gens des villages voisins. Alors ?

– Erik n'est pas là. »

Elle ne me laisse pas le choix :

« Qu'est-ce que ça peut faire ? À moi, ça me ferait plaisir que tu viennes !

– Je ne peux pas. »

Elle me coince :

« Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

– Et comment je fais avec la petite ? »

Elle éclate de rire. J'hésite.

« Je n'en sais rien...

– Mais si... Tu viens, un point c'est tout. »

La fête du village ! Pour quoi faire ? Je m'ennuierai. Je serai mal à l'aise. Je passerai mon temps à chercher un moyen de m'éclipser. Il me faut une excuse, vite. Quelle horreur, je vois déjà la tête que ferait Erik si je lui disais.

Pendant ce temps, la distance entre les choses augmente. J'arrive à la petite église, je réfléchis en marchant d'un pas plus rapide avec la poussette. L'église est là, béate et claire dans le jaune-vert de la prairie, mais entre elle et moi de vastes champs de paille et mes pas sont comme des points en mathématiques. On peut toujours glisser un point entre deux points, un pas entre deux pas. Au lieu d'avancer, je marche dans l'infiniment petit, je rallonge la distance en m'enfonçant dans un gouffre à plat.

Si je le croise vers l'église et qu'il me demande où je vais, je lui réponds que je suis venue le chercher. Sauf que l'idée est bien trop audacieuse.

Appartement dans maison mitoyenne. Quatre pièces. Jardin en commun avec une autre famille. Je frémis. Le barbecue, tous ensemble, les mères qui reviennent de la cuisine avec des saladiers et des boissons fraîches, pendant que les pères sirotent leur bière à l'ombre. Les jouets de ma fille cassés par un autre gamin, ici des fleurs et pas des herbes, tailler les arbres même quand ils sont beaux, tondre la pelouse le samedi ou subir le voisin méticuleux qui tond et retond pendant des heures, même quand il n'y a plus rien à tondre. La joie de la vie commune, un cauchemar de contrôle social et de tolérance mutuelle. J'y renonce sans même en parler à Erik.

Appartement dans petit immeuble. Sans ascenseur. Je me dis que ça peut le faire. Trois étages, ce n'est pas tant que ça. Erik me fait réfléchir.

Les courses, le bébé, sous la pluie, avec la fièvre et, qui sait, un autre enfant en route, monter et descendre, monter et descendre, toujours monter et descendre, à pied. Ça pourrait le faire, mais est-ce que c'est vraiment nécessaire ?

Je me demande si Erik veut vraiment quitter notre studio. Il est heureux ici, après tout. Comme il ne rentre que pour manger et dormir, une table et un lit lui suffisent. En vérité, Erik cherche un autre endroit pour me faire plaisir, il se rend peut-être compte qu'une famille de trois personnes a besoin de plus de place. La raison le pousse à vouloir déménager, alors que d'autres forces, comme la paresse et l'habitude, le retiennent ici. Alors c'est facile pour lui d'écarter toutes mes propositions avec un brin de mauvaise foi. Aucun appartement n'est comparable au nôtre, aucun ne mérite une visite. Si je lui proposais le château de Versailles pour une bouchée de pain, il prétendrait que le faste, ça lasse, et il resterait dans son trou. Je l'imagine capable de vivre dans l'étui de son violon.

La fête du village. J'ai demandé à ma mère de garder Helena. J'essaie de me rappeler à quand remonte ma dernière sortie. Des mois, probablement. Et sans Erik, peut-être même des années. Ça fait tellement longtemps que je ne suis pas sortie seule que je ne sais même plus comment marcher. Que suis-je censée faire ?

Au milieu de toutes ces têtes et ces épaules, je ne vois Victoria nulle part. Je me dis que je ferais mieux de rentrer à la maison, mais mes pieds me portent à travers la foule. Je me retrouve devant le bar, comme une gamine.

« Qu'est-ce que tu prends ? »

Je n'en sais rien.

« De l'eau. »

Je n'ai même pas soif. Je paie, et ensuite je file.

« On ne boit pas d'eau à une fête ! »

Un grand gaillard au visage brillant, à côté de moi. Il est avec un autre type. De quoi il se mêle ?

« Un verre de vin pour la petite dame ! »

On me tend un verre noir rempli à ras bord. J'allait encore, mais je ne dis rien, je le pense seulement. Il soulève sa chope de bière.

« Santé ! »

Puis il me tourne le dos. À la vôtre ! Le vin est tiède, du sang de bête. Ça m'écœure et ça m'envoûte, je ne pourrais pas mettre des mots sur ce goût. Je bois cette potion, ce poison, à petites gorgées. Ce n'est que du jus de raisin foncé, ça ne peut pas faire de mal à Helena. Ce soir, je jette mon lait et je lui donne du lait en poudre. Et maintenant, c'est décidé, je rentre à la maison. Je pose mon verre et je m'en vais. Entre les épaules, les chevelures, les chemises, les décolletés, dans les gestes, les sourires, les lumières, les voix, la musique, parmi tous ces visages qui parlent, qui rient, qui s'appellent, qui vont et viennent. Riccardo. En pleine conversation. Il porte un pull noir, les manches retroussées sur ses avant-bras. De ma cachette, je le regarde avec des yeux comme des miroirs et le sang de bête au corps.

Victoria me tombe dessus :

« Qu'est-ce que tu fais là ? Allez, viens ! »

Elle me prend par la main et m'attire au milieu des hommes et des femmes, effluves, verres, mains et bras. Arrivée devant un autre comptoir, elle me demande :

« Tu bois quoi ?

– Je viens de prendre un verre de vin...

– Du rouge pour mon amie ! »

Un autre verre de sang de bête. Ce soir, c'est sûr, je jette mon lait et demain matin aussi. Le sang est encore chaud, il palpite, mais j'ai moins de peine à le boire, cette fois-ci. J'ai de la résine et des peaux de raisin plein la bouche. Riccardo est derrière moi. Seuls quelques corps nous séparent, je

n'ose pas me retourner. Je sens mes épaules nues et mes joues qui s'enflamment.

« Allez, viens, on danse ! »

Victoria vide son verre d'un trait.

« Mais je ne sais pas danser !

– Tu n'as qu'à bouger un peu. »

Elle me tire par le bras.

« Vas-y toi ! Je finis mon verre et j'arrive. »

Accoudée au bar, je cherche une nouvelle cachette pour siroter le verre de sang de bête qui me sert de prétexte. Quelque chose m'effleure, une main ou un manteau de velours. Riccardo. Ma langue trébuche, je bafouille :

« Salut, Ricca-do...

– Salut ! Je ne pensais pas te voir ici ! »

Les premiers mots qu'il m'adresse spontanément. J'ai le souffle coupé. Le sang de bête commence à faire effet.

« Je n'étais pas sûre de venir.

– Pourquoi ? Tu n'aimes pas les fêtes ?

– Je n'ai pas encore décidé. »

Il sourit.

« Tu veux danser ? »

À cause du sang de bête, et rien d'autre, je réponds oui. Quelle inconsciente !

Lui devant, moi derrière, nous coupons la foule des corps en deux, un chemin tortueux s'ouvre entre les sourires et les mots, les ventres, les jambes qui bougent, les seins et les fesses, la musique, et cette lumière bleue qui efface les visages et éclaire les yeux. Je suis son pull noir, et puis il se retourne, esquisse un sourire et me prend la main, comme une bogue sa châtaigne. Tout est bleu et noir autour, tout est dilué dans un instant qui s'étire et se dilate, le temps est une flaque d'eau pleine de miroitements.

Même les gens se déplacent lentement, lointains, comme sous l'eau. Seule la musique tourne vite, je ne sais pas ce que je fais, je danse, mes mouvements répondent aux siens, Riccardo, voix, écho, rien d'autre. Je suis prise dans un tourbillon confus et sans fin. Je n'arrive plus à m'arrêter de rire. Ce n'est que plus tard, à la maison, que je réaliserai que j'ai regardé ses mains, je les ai touchées, j'ai un besoin insatiable de contact. Victoria nous rejoint et danse avec nous, les gens autour se rapprochent aussi, ils sortent de l'eau et deviennent réels. Riccardo et Victoria dansent ensemble. En serpentant entre les corps, je retourne à ma cachette et je les regarde. Son visage, sa barbe désormais très courte, il est aussi beau qu'une statue de saint. Ils dansent, Victoria bouge bien mieux que moi, il lui accorde plusieurs chansons. Pendant ce temps, la bête dans mon sang prend possession de mon corps. En buvant un autre verre, je me rends compte que je bouge en rythme, je quitte ma cachette et je marche à travers la foule échauffée, dans l'eau bleue qui efface le temps. Trop tard pour faire demi-tour. La bête prend le dessus, je me mets à danser seule, au milieu de tous et loin de tous, baignée dans le bleu le plus profond. Je ferme les yeux et la musique me serre les poignets et les chevilles, elle me tient, plus d'issues, plus de craintes. À la fin de la chanson, mes yeux s'ouvrent, voraces. J'en veux encore. J'attends la prochaine chanson en poussant un grognement, puis je baisse les volets pour être à nouveau dans le bleu, je ne veux plus en sortir, je veux danser jusqu'à l'épuisement, je veux que la musique me secoue comme un vieil oreiller, je veux qu'elle me vide et m'emporte comme une plume légère dans le vent, peut-être jusqu'où le ciel est noir et le retour impossible. La bête rugit et plus elle bouge, plus elle devient agressive. Si je pouvais, au lieu de danser, maintenant, je me battrais, je me lancerais contre un mur jusqu'à m'évanouir, je hurlerais jusqu'à perdre ma voix, j'écorcherais mes poings en frappant contre la vitre. Je les serre. Un cri monte très vite dans ma gorge, je le ravale en ouvrant les yeux. Devant moi, un type me regarde avec un sourire, je lui jette un regard noir, s'il

s'approche, je le mets en pièces. Je referme les yeux, la musique me suit, nous sommes de vieilles amies, nous nous connaissons bien, il n'y a plus de frontière entre elle et moi. Je suis la musique, la musique est moi, et les sons que j'entends, cette pulsation furieuse, c'est ma voix, mon souffle. Victoria saisit mon bras, j'ai deux fentes à la place des yeux.

« Je vais aux toilettes ! Je reviens tout de suite. »

Je hoche la tête. Il n'y a plus de mélodie maintenant, seulement le rythme et quelques sons étirés. Un long voile sonore de soie blanche et légère me caresse la tête et le visage, c'est une musique de plumes d'oiseaux et de pétales, elle s'enroule autour de mes doigts et de mon cou. La méchante bête se délecte. Je vais prendre un verre. Elle a soif.

Au comptoir, je ne remarque même pas Riccardo. C'est lui qui s'approche :

« Qu'est-ce que tu prends ? Je t'invite.

– Du vin. »

Ce n'est pas moi qui parle, c'est elle, toujours, la bête féroce.

« Eh bien, on dirait que tu aimes danser ! »

Mes hanches se balancent toutes seules, je n'arrive pas à rester immobile devant Riccardo. Je vide mon verre d'un trait, comme Victoria plus tôt. En désignant le bleu qui engloutit les gens, je le remercie et je dis :

« Bon, j'y retourne ! »

Lui ne bouge pas. En passant près de lui, je prends sa main et je l'emmène. Mais qu'est-ce que tu fais ? Ma raison intervient. Mais la bête rit. Qu'est-ce que tu fais ? Et maintenant ? La bête rit de plus belle. Alors je ris, moi aussi, au milieu de ces limbes bleus et tourbillonnants, je ris et je danse autour de Riccardo. Je ne me contente pas de bouger. Je danse vraiment, avec les bras, les épaules, le bassin, trois minutes d'offensive. Riccardo me regarde et soudain, il m'attrape.

Riccardo, ses mains, il a des mains de pin qui sentent les aiguilles vertes et l'écorce, et son visage, un visage comme une plage de sable fin, des grains de quartz éparpillés dans les yeux.

La vie dure le temps d'une soirée. Non, elle dure le temps d'une danse, et puis c'est fini. La vie, le noyau le plus intime de l'existence, contenue tout entière dans une danse, et ensuite le néant, un silence qui s'étale dans un espace sans limite. Après, il faudra supporter ça aussi. Mais maintenant, ces minutes entre mes doigts et la main de Riccardo, elles sont à moi et je m'y accroche. Je me colle contre lui, parce que demain, parce que ce soir, parce que dans deux heures, dans dix minutes, dans quelques secondes, tout sera fini. Riccardo est un hêtre, ses bras sont comme des branches, son tronc est lisse comme les pierres de la rivière sous la pluie. Ses cheveux noirs me poudrent le visage de poix. La chanson est finie.

« Je dois y aller.

– Où ça ?

– À la maison. Ma mère est avec Helena.

– Il n'est pas tard !

– Pour elle, si. »

Il m'aide à garder l'équilibre en me tenant l'épaule.

« Merci, Riccardo. »

La bête a disparu, maintenant c'est bien moi.

« Pour quoi ?

– Pour tout. »

Je rentre à la maison avec une envie brûlante de parler, mais ma mère s'esquive en hâte. Elle a l'air tout endormie. Elle a dû s'assoupir sur le canapé.

« Tout s'est bien passé, elle dort. »

Il y a un silence frémissant, l'air est plein d'électricité. Ce soir, je parlerai toute seule, je bavarderai pour bavarder, je remonterai mille fils et

j'en perdrai autant pour ne pas oublier ce contact, ne pas arrêter de rire, jusqu'à l'aube.

Appartement spacieux de trois pièces. Erik l'écarte. Le violon et le piano n'y seraient pas tolérés.

Appartement de trois pièces et demie. Erik m'accompagne à la visite, mais il est catégorique. Trop vieux et trop humide. Il a raison, cet endroit est triste. On dirait une scène de crime abandonnée. Tout est vieux et les matériaux sont de mauvaise qualité. La moquette jaune moutarde est pleine de marques de brûlure, comme si on avait éteint des cigarettes en les piétinant, et dans la cuisine flotte une odeur désagréable de vinaigre et d'égouts. L'air colle à ma peau et me fait me sentir sale. Cette atmosphère, c'est celle de la maison de mes cauchemars.

Je le cherche. C'est terrible, mais c'est comme ça. Je le cherche dans chaque objet de la maison, entre deux corvées, dans les cheveux fins d'Helena, dans ses petites mains. Est-ce que c'était vraiment moi l'autre soir ? Ou le souvenir de la fête est-il le fruit d'une projection déformée ? Parce que là, dans mes bras, il n'y a plus rien, il s'est échappé comme la brume entre les plantes. Ce n'est plus qu'un plaisir intellectuel, un souvenir inconsistant. Pourtant, je le cherche, je cherche Riccardo dans les ronces au bord de la route et dans tout ce que je vois, dans les roues dentées du camion qui me dépasse, alors que je marche en poussant le landau près de la glissière. Et puis, ce besoin d'ondes sonores, je ne peux plus m'en passer. Si j'enlève mes écouteurs, le monde perd ses couleurs. Pour le supporter, je dois monter le volume au maximum. Les basses jaillissent de mes écouteurs comme un crépitement de flammes. Je sais que je ne suis pas à ma place ici, sur cette route de montagne, avec les oiseaux qui chantent sur les branches et le soleil qui saupoudre la forêt d'argent. Je traîne une musique urbaine exaspérante dans un paysage bucolique et silencieux.

Riccardo m'assiège, il conquiert la terre de mon royaume. Ou plutôt, c'est moi qui la lui cède. Lui, il ne me demande rien, il n'exige rien de moi. Une fois de plus, ces élucubrations n'existent que dans ma tête. Riccardo est une enveloppe dans laquelle je glisse toutes mes aspirations, une marionnette que j'anime pour avoir un peu de compagnie.

J'ai faim de musique. Et je dois être au bord de la famine, car j'en ingurgite de tous les genres, de façon désordonnée et fiévreuse. J'arrive à faire coexister des voix qui résonnent dans l'écrin d'une église et un son entraînant de boîte de nuit. L'âme suspendue à un souffle. En promenade avec Helena, les écouteurs à fond. Ça fait deux semaines que je n'ai pas vu Riccardo au village. Mon agitation est plus grande, mon petit moteur qui turbine ne s'éteint parfois même plus la nuit, et pour ne pas entendre la respiration d'Erik qui dort à mes côtés, je mets de la musique et je danse dans le noir. Je sais que je ferais mieux de m'adonner à une activité plus calme, mais le petit moteur continue de tourner et je me dis que les occupations tranquilles peuvent attendre, quand je serai sous terre, à la rigueur. Alors avec le bruissement des branches dans la vallée, je danse, je saute et quelquefois je cours même sur place, comme sur un tapis roulant.

Appartement spacieux et lumineux, cuisine ouverte sur le salon. Prix abordable. Pas de forêt, ni derrière ni devant. Seulement la route. J'aime le trafic. Rester debout le soir, lumières éteintes, à regarder passer les voitures, à imaginer des destins, l'idée me séduit. Mais la forêt encore plus. Nos racines ont poussé dans la terre de l'une et de l'autre, comment pourrais-je me passer d'elle ?

C'est comme si Erik se déplaçait derrière un rideau de mousseline claire. J'entrevois son ombre, mais je n'arrive pas à discerner ses expressions, je ne parviens pas à le déchiffrer. Peut-être que c'est lui qui m'évite, il essaie de dissimuler ses pensées et ses humeurs. Il a toujours

l'air tellement occupé, tellement pressé. Et s'il m'échappait ? Et s'il avait une maîtresse ?

Je donne une leçon de piano à Paolo, quinze ans. C'est sa mère qui veut qu'il apprenne. Lui, je ne sais pas ce qu'il en pense. Il joue mécaniquement, sans quitter la portée des yeux, comme s'il tapait à la machine. Quand je le corrige, il continue de fixer la partition ou les touches. Je ne croise jamais son regard fuyant. Il n'est pas timide, mais plutôt résigné.

« Tu aimes le piano ?

– Oui. »

Mais il hausse les épaules. Il préférerait sans doute faire de la guitare électrique ou ne jouer d'aucun instrument. Si ça ne tenait qu'à lui, il se prélasserait peut-être sur le canapé pour lire tout l'après-midi.

« Tu voudrais qu'on fasse du jazz plutôt que de la musique classique ?

– Non, le classique c'est bien. J'aime pas le jazz. »

Il reprend la fugue depuis le début, aussi machinalement qu'un téléprompteur, jusqu'à la note finale.

« Le morceau est parfaitement exécuté au niveau des notes, mais ça manque de nuances. Quand c'est écrit *piano*, il faut que tu joues plus doucement et là, c'est plutôt *mezzoforte* que *forte*.

– Je préfère le jouer comme ça, sans nuances.

– Pourquoi ?

– C'est plus original.

– Essaie encore une fois.

– Votre mari est dehors. Ça me gêne quand on m'écoute.

– Mon mari ? »

Je lui demande de jouer les gammes de *sol* majeur et de *ré* mineur, pendant que je vais guigner à la fenêtre. Là, sur le chemin, Riccardo, immobile, figé. Mon cœur accélère d'un coup. Il doit penser que c'est moi qui joue ! Je retourne au piano en un éclair :

« Prends ma place, je vais te montrer comment on interprète un morceau. »

Je choisis Schubert qui touche toujours aux cordes sensibles de l'âme. Mais je me sens ridicule de faire ça, et mes notes sont plus pathétiques et forcées qu'expressives.

« Si vous continuez à jouer comme ça, je vais tomber amoureux de vous ! dit Paolo, en plaisantant, ou peut-être pas.

– Mais non. Si tu joues comme ça, c'est toi qui feras tourner les têtes. »

Il semble apprécier mon conseil et la dernière version de la fugue qu'il me propose est, sans l'ombre d'un doute, la meilleure de toute la leçon.

Appartement spacieux et tranquille. Petit jardin. Erik m'accompagne à la visite. Il est intéressé, il prend des mesures, il réfléchit où nous pourrions mettre nos meubles et le piano.

« Qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est sympa ! »

En vérité, j'espère qu'il lui trouvera des défauts, un petit quelque chose qui nous empêche de déménager.

« Si tu l'aimes aussi, alors je suis partant. »

Je regarde les pièces encore vides de notre future maison. Si vite que ça ? Les choses peuvent-elles s'enchaîner aussi rapidement ? On a mijoté pendant des mois et à force de fermentation, la situation s'est transformée en liqueur, elle a acquis une saveur et une profondeur intéressantes. Mais voilà que la vie change de trajectoire et qu'il faut s'adapter. Ainsi soit-il, me dis-je. De toute façon, est-ce que j'ai vraiment le choix ? Les choses seraient-elles différentes dans un autre appartement ?

« D'accord. »

Nous signons.

Victoria m'appelle.

« Ça fait un moment que je voulais t'appeler. Tu sais qu'on parle de toi au village ?

– De moi ?

– De toi et de Riccardo. »

Je grimace.

« Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils disent ?

– Ils vous ont vus danser à la fête et tu sais comment c'est... Ils brodent.

– Mais on n'a fait que danser !

– Oui, je sais, ne fais pas attention à ça. Mais, si je peux me permettre... vous feriez un joli couple.

– Peut-être, mais ça ne durerait pas. Je déménage le mois prochain. Ils n'auront plus rien à se mettre sous la dent. »

Victoria m'invite chez elle. Je lui explique que je ne veux pas partir, j'ai insisté auprès d'Erik pour qu'il se décide, mais l'idée de changer ne me va plus.

« Pourquoi ?

– Parce que je me sens bien ici.

– C'est votre appartement que tu aimes ou la campagne ?

– Le village.

– Alors tu devrais te trouver un appartement ici. »

Impossible, on a déjà signé. Erik est tellement difficile, et puis on n'a rien trouvé au village.

« Tu finiras bien par te plaire là-bas.

– Je ne suis pas sûre de vouloir y aller avec Erik. »

Victoria sait que c'est à Riccardo que je pense. En le lui disant, je me sens moins bête et moins coupable. Suis-je une bonne mère même si je pense à lui ?

Il y a trop peu de temps, il n'y a plus de temps. Un mois à peine, trois semaines. C'est mieux comme ça, mieux pour Helena et pour moi aussi, peut-être. Tout rentrera dans l'ordre, le petit moteur cessera de turbiner et je

m'enfermerai dans mon nouveau chez-moi pour faire la cuisine et le repassage.

J'ai encore perdu quatre kilos. J'emballe mes affaires et celles d'Erik. Je n'arrive pas à me résoudre à les mettre ensemble dans le même carton. Je m'imagine partir et le laisser ici. Ma mère a remarqué que quelque chose ne tourne pas rond. Elle voit que je ne vais pas bien.

« Viens chez moi quelque temps avec la petite. Vous rejoindrez Erik quand tout sera rentré dans l'ordre. »

Rien ne rentrera jamais dans l'ordre. Pourtant, il le faut. Je ferai semblant, je garderai tout pour moi, parce que je suis une bonne mère, parce que je veux qu'Helena ait une famille. Mais même si je viens vivre chez toi, ma petite maman chérie, même si tu me veux tout le bien du monde, rien ne rentrera jamais dans l'ordre.

Je regarde la forêt et l'envie me vient de pleurer. C'est comme si je disais adieu à une compagne, à une amante. Là-bas, il y a aussi une forêt, mais elle n'est pas sous les fenêtres. Elle est plus loin, au-delà des maisons, on la distingue à peine. Ici, les arbres m'appartiennent, ils ont veillé sur moi, ils ont pris soin de moi, ils ont tendu leurs branches pour me protéger. Le jour s'efface, je regarde la vallée fondre lentement. Avec la nuit naît une douleur inconnue.

Je sonne à sa porte. Je le lui dis comme ça, et voilà ? Riccardo ouvre.

« Salut !

– Salut, Riccardo. »

Il attend.

« Je voulais te voir. »

Mes mains sont moites, mes jambes tremblent, je n'ai plus de salive.

« Je pars demain.

– Je sais. »

Il me regarde, sérieux, mais son expression est douce et un peu douloureuse. Il me laisse entrer. Debout dans le vestibule, il me dévisage encore sans rien dire, les bras abandonnés le long du corps. C'est son attitude, comme s'il attendait sans avoir d'attentes, comme s'il se laissait prendre sans rien demander, c'est sa solitude calme qui fait bouger ma main, qui la soulève, comme si c'était le vent. Je caresse son visage. Lui reste immobile, il ne ferme les yeux qu'un instant. Puis il me fixe à nouveau. Mon geste pourrait l'avoir contrarié, impossible de sonder son regard. Je n'ai pas envie de dire quoi que ce soit. Tout est rouge autour de moi, comme quand on met ses mains sur ses yeux en été et qu'on regarde le soleil à travers la peau. Je ne tremble plus, mais mon cœur bat encore la chamade. Je l'entends palpiter entre les murs de la maison. Peut-être que j'ai mal interprété ses gestes, peut-être que je ne suis pas à ma place, peut-être que Riccardo ne sait pas quoi dire pour me repousser, pour que j'arrête, mais je m'en fiche, mes mains le cherchent toujours et coulent de son visage sur ses épaules, sur son torse, et lui, il baisse les yeux et se laisse explorer en silence. Mais quelle idée se fera-t-il de moi ? Je sonne à la porte et j'entre chez lui pour l'importuner ! Je m'approche de lui. Je me sens minuscule. Je prends son visage dans mes mains, il est maigre, sa bouche est fine, je comprends qu'il n'est ni contrarié ni agacé. Comme la branche d'un jeune pommier sous le poids d'un fruit bien mûr, il penche un peu les épaules pour se faire plus petit, pour que je puisse atteindre son visage, sur la pointe des pieds, je l'embrasse. J'ai presque envie de suspendre mon souffle de peur que l'instant s'évapore. Riccardo ne demande rien, il ne dit rien, il se laisse prendre, il se laisse goûter petit à petit.

Erik ! Aucune importance. Ma mère ! Ça ne fait rien. Et le village tout entier n'y ferait rien.

Et ma vie entière, non plus.

Riccardo s'approche, à son tour, juste un petit pas, nos corps se frôlent à peine. Il n'y a plus de temps, peut-être qu'il n'y aura plus jamais de temps,

peut-être que je mourrai demain ou ce soir, mais maintenant je suis là, je suis vivante, j'ai un cœur jeune et fort qui bat, qui vibre. J'ai l'impression de grimper à un arbre, auquel je m'accroche pour ne pas tomber en miettes. Je n'avais pas prévu d'aller aussi loin, je n'avais pas réfléchi, mais maintenant, c'est la seule chose que je veux, la seule et unique chose que je ferai avant de voler en éclats.

Demain, sans même que je sache qui tu es, tu disparaîtras douloureusement de mes journées. Au fond, qu'importe ? T'embrasser maintenant, découvrir que j'existe encore, tout ça me rendra féconde pour les siècles à venir.

Enfin plus femme que mère, plus vie que temps. Pour un instant au moins, le présent ouvre ses portes sur l'infini.

Riccardo enlève mon pull, je n'ai même pas honte de mes seins qui dégoulinent de lait et mouillent sa peau. Il me serre contre lui. Ses lèvres, ses cheveux, ses bras, ses mains, j'explore son corps en craignant presque de le blesser. Un désir en moi comme une douleur qui se ramifie, des gouttes d'aquarelle sur du papier à gros grains. Je détache ma jupe qui glisse à mes pieds dans un courant d'air et Riccardo me soulève contre le mur. Avalanche de neige, sous un soleil brûlant, falaise rocheuse qui s'écroule, qui m'emporte, qui m'enterre vivante. Riccardo pose son front contre le mien. Haletant, les yeux encore fermés, il reste immobile quelques secondes. Moi non plus, je ne bouge plus, ses mains dans les miennes. À ce moment précis, alors que nous sommes nus l'un devant l'autre, j'ai l'impression d'être là où le monde finit et avec lui toutes les pensées, la vie, l'avenir. Loin de tout, des corps, des mots, du sens.

Riccardo ouvre les yeux pour les plonger dans les miens. En souriant, il prononce la plus belle chose que j'aie jamais entendue.

Mon nom.

Caterina.

Loin, très loin. C'est mieux, tout rentrera dans l'ordre. Mieux pour moi, pour Helena, pour Erik et même pour Riccardo. C'est mieux pour tout le monde.

OceanofPDF.com

AU-DELÀ

En vidant les cartons, je décide de ne garder que le strict nécessaire. Je veux que cette maison soit tout le contraire de l'ancienne, désencombrée, soulagée du superflu. Je jette des piles et des piles de papiers, des écrits, des dessins, de la musique que je ne jouerai jamais, des livres idiots que je ne lirai plus. Je fais de la place pour que ma voix soit plus forte, car je suis en train de m'éteindre, je perds ma propre trace au fil des jours.

Je regarde Erik et je me demande ce qu'il fait là. Il devrait vivre dans une vieille maison, avec une bibliothèque à l'acoustique parfaite comme dans les couvents. Il n'est pas fait pour enjamber une couche dans le salon ou préparer une compote. Cette vie n'est pas la sienne. Erik est un personnage de roman, il mérite d'être entouré de sylphides et de musiciens jusque tard dans la nuit. Il me fait de la peine, ce contexte médiocre et sa compagne qui ne peut pas lui donner ce dont il a besoin, tout ça l'appauvrit.

Comment a-t-il pu perdre son charme à mes yeux ? Sa posture, son attitude, sa façon presque arrogante de dire toujours ce qu'il pense, le fait qu'il paraisse plus jeune que son âge, son aura d'enfant prodige un peu fou... J'aurais classé chaque détail d'Erik sous l'étiquette : « À moi ». Quand je lisais l'admiration dans les yeux des autres, et parfois la jalousie, ou quand je le voyais devenir agaçant ou trop exigeant, mon cœur se

gonflait d'amour. Je brillais du reflet de sa lumière. J'aimais l'entendre parler. Avec les autres. Parce qu'avec moi, il n'a jamais discuté passionnément de musique. Parfois, des musiciens de l'orchestre ou des collègues de l'étranger venaient à la maison. Des débats animés s'engageaient alors, pendant lesquels ils comparaient des « échantillons » ou des enregistrements de performances entières, et moi j'assistais à leurs échanges, reconnaissante de la chance qui m'était offerte. Je n'y participais jamais, mais j'étais tellement plongée dans leurs conversations que c'était comme si j'en prononçais moi-même les mots. Je pouvais jeter un coup d'œil furtif à l'intérieur du panthéon. Un privilège. Quand on pénètre dans le temple et qu'on entend les dieux de la musique, on s'imagine un destin supérieur. J'étais fière d'avoir un compagnon comme Erik, fière qu'il m'ait choisie, fière de pouvoir me tenir à ses côtés et d'être témoin de ses succès.

Mais tout ça, c'était avant Helena. Pourquoi mon admiration et mon dévouement se sont-ils évanouis ? Comme si dans la ronde des jours, la présence d'un enfant avait changé le cours des astres et leur position, provoquant à mon insu une véritable révolution copernicienne. Le soleil éclaire désormais des lieux qui jusqu'alors étaient dans l'ombre, tandis que les zones qui brillaient autrefois dans la lumière s'obscurcissent. Peut-être que je ne vois pas plus loin, peut-être que je ne vois pas mieux, mais je vois autre chose.

Riccardo ne me cherchera pas. Il ne l'a jamais fait. Il a toujours attendu que je fasse le premier pas. Par égard pour Erik, pour Helena, pour ne pas s'immiscer dans nos vies. Je me fais la promesse de ne pas retourner au village.

Le petit moteur ne s'est pas éteint comme je pensais. Alors je profite de cette frénésie inexplicable pour nettoyer l'appartement de fond en comble. Ce n'est qu'en lavant bien la salade, en récurant les carreaux de la salle de bains dans les moindres recoins, en passant le chiffon sur les meubles, les

lampes, les livres et la tête de lit, que je parviens à faire taire ce bourdonnement d'abeilles dans ma poitrine. C'est du théâtre. J'ai l'impression non pas de vivre, mais d'être vécue, je ne me sens jamais complètement dans ma peau. J'effectue des tâches que je m'impose à moi-même, sans être présente, sans être vraiment dans ce que je fais. Je ne peux plus rejeter la faute sur Helena, si je ne trouve pas le sol sous mes pieds. Elle n'a plus de maux de ventre, elle ne pleure plus la nuit et s'occuper d'elle ne me demande plus autant d'efforts. Je ne peux en vouloir qu'à moi-même. L'incapable, c'est moi.

Il arrive que mon corps et mes gestes se rejoignent dans une harmonie salvatrice. Quand je suis allongée sur l'herbe au parc, qu'Helena rampe près de moi et arrache des touffes de trèfle. Ventre contre terre, bassin et jambes contre le manteau humide et dur, c'est comme si j'étais couchée sur Riccardo. Alors je rêve et ça me suffit. Mais quand Erik se met à jouer dans la pièce d'à côté et que la musique me prend par la main, je sens qu'avec le temps ma résignation pourrait redevenir de l'amour. Seulement, l'enchantement ne dure qu'un battement d'ailes avant de s'évanouir.

Je n'ai plus de lait. Helena doit se débrouiller toute seule comme les petits zèbres de la savane. Mon corps a décidé qu'il avait assez donné de lui. J'essaie de comprendre ce que j'ai fait, ou ce que je n'ai pas fait, pour qu'il se dérobe à sa tâche et se mure dans le silence. C'est peut-être la faute à l'infatigable petit moteur, il a aspiré tout mon lait pour continuer de tourner. Désormais mous et vides, mes seins tombent. Deux sacs flasques que je n'ose plus montrer à Erik.

Parfois, je fais semblant de préparer le dîner pour Riccardo, de repasser ses chemises, de nettoyer une maison qui nous appartiendrait à tous les deux. Ma vie serait-elle vraiment différente ? Je ferais sans doute les mêmes choses. Avec lui, mes envies et mon quotidien se confondraient et le simple fait de lui offrir un verre d'eau deviendrait un geste d'amour.

J'ai songé à lui écrire une lettre, mais la feuille est restée blanche trop longtemps devant moi.

Il pleut. La ville est une étendue de lumières aqueuses. Le bruissement de la forêt et l'odeur de la terre me manquent. Dans l'autre pièce, Erik joue de la musique baroque et redessine ce que je vois par la fenêtre en lui donnant un sens nouveau. Je le remercie silencieusement pour la bande-son parfaite.

Est-ce qu'une vie entière passée à ramasser des miettes me suffira ? Est-ce que je serai satisfaite lorsque mon âme aura retrouvé, par sédimentation, sa clarté et son calme ? Moi aussi, je voudrais gagner le paradis domestique, m'enthousiasmer pour une nouvelle recette dénichée sur internet ou partager avec mes amies les aphorismes mélancoliques d'un maître à penser. La tranquillité d'esprit que procure une astuce pour faire monter la mayonnaise ou une soirée ruineuse de démonstration de produits. Est-ce que je pourrai être heureuse, moi aussi ? Je voudrais que mon quotidien de femme au foyer soit un étang où je puisse barboter la tête hors de l'eau. En attendant, mes nerfs sont électriques, je suis dans un état d'hyperactivité sans fin. Mes mouvements sont rapides et précis comme ceux d'une machine. Si on me mettait sur une chaîne de montage, je serais extrêmement efficace. Pour optimiser mes mouvements dans la maison, je cours d'un endroit à l'autre, je fais la roue et je m'étire, je m'entraîne à exécuter les tâches en faisant le moins de gestes possible. Attacher la bavette d'Helena d'une seule main, tout en la portant de l'autre et aussi son petit pot. J'essaie d'insérer une corvée dans l'autre, en calculant combien de temps je dois faire griller la viande sur un côté avant de la retourner, histoire de vite repasser une nappe ou arroser les plantes, et je déambule dans la maison, toujours ponctuelle, toujours précise.

Peut-être que Riccardo ne pense pas à moi. Peut-être qu'il a quelqu'un dans sa vie et que je n'ai été pour lui qu'une distraction. Il peut bien rester où il est et faire comme bon lui semble ! Moi, je dois retrouver ma famille et revenir à la normale. Ce souvenir ne sera pas éternel, du moins pas comme ça, à fleur de peau. Il finira bien par s'estomper ! Riccardo deviendra une anecdote croustillante. Je parlerai de lui à mes amies autour d'un café et nous rirons ensemble de cette histoire futile.

Mais quelle horreur ! Je ne veux pas rire de Riccardo ni le rabaisser pour mieux l'oublier. Pourquoi suis-je incapable de le laisser partir, de me contenter de le regarder de loin ? Pourquoi suis-je incapable de le suivre ?

Helena. C'est plus juste ainsi, tout le monde me dirait que c'est plus juste ainsi. Mais qu'entend-on par « juste », au fait ? Selon quel schéma, quel point de vue, une chose est-elle plus « juste » qu'une autre ? Vis-à-vis de la société, de ma mère, d'Erik, ou même des proches de Riccardo qui penseraient : « Le pauvre, sa compagne a une fille d'un autre homme ! » Mes idées sont confuses. Je balance entre égoïsme et sacrifice, entre Riccardo et Erik. Mieux vaut être heureuse ou rendre les autres heureux ? Les autres seraient-ils vraiment malheureux sans moi ? Et moi, est-ce que je serai un jour enfin sereine ? Le petit moteur se nourrit de ces pensées et plus je me pose de questions plus vite il tourne. Je finirai par me consumer de l'intérieur dans un brasier que j'aurai allumé toute seule.

Le photographe entre chez nous avec un large sourire. Il regarde autour de lui comme s'il était dans un musée.

« Où est-ce qu'on fait ça ? »

– Je ne sais pas... »

Je regarde Erik. Pour moi, ça ne change rien. Le photographe demande encore :

« Et la petite ? On la prend aussi ? »

Erik hausse les épaules :

« Je ne sais pas... Pourquoi pas ? »

Une famille heureuse. Au lieu de son violon, c'est Helena qu'il tient dans ses bras pour montrer aux lecteurs du magazine qu'il est père, que ces ornements féminins, aussi bien la grande que la petite, sont à lui. Je n'ai pas pensé à me changer ou à me coiffer. Avant que le photographe ne prenne la photo, j'imagine les commentaires de ses collègues et amies quand elles me verront. Au fond, je m'en fiche. Elles n'ont qu'à se moquer autant qu'elles veulent et après ça qu'elles aillent au diable !

Il fait nuit. Je ne peux pas dormir. J'ai dansé toute la soirée entre le canapé et la table à manger. Au diable ma promesse, j'écris sur un bout de papier : « Bach, *Suite anglaise n° 5*, Passepied ». Je le plie pour qu'il tienne dans ma paume. Dans la voiture, je serre fort le message dans mon poing. Helena est seule à la maison. Je ne sais pas si mon cœur bat plus fort à cause de cet acte irréfléchi ou parce que je m'apprête à glisser ma musique dans la fente de la porte de Riccardo en toute impunité.

Sur la route du village, je transpire. Les gouttes coulent sur mes flancs. Je ne croise personne. Je me faufile jusqu'à sa maison. Les lumières sont éteintes. Sa camionnette n'est pas là. Où es-tu, Riccardo ? Je saute de la voiture, je commets ce geste immature, et puis je m'enfuis.

Helena n'a même pas remarqué que je l'ai abandonnée. Mais Erik est déjà de retour. Depuis le canapé du salon, il me lance :

« Où t'étais passée ?

– J'étais chez Victoria.

– À cette heure-ci ? »

Je ne sais pas quoi inventer.

« Elle avait besoin de moi en urgence.

– Pourquoi ?

– Un truc... de femme qu'elle m'a prêté.

– C'est-à-dire ? »

Et là, la chose plus absurde à laquelle j'aurais pu penser :

« Un test d'ovulation. »

Erik est stupéfait :

« Tu voulais faire un test d'ovulation ?

– Non, j'y ai songé, mais au final, je ne l'ai pas utilisé. Je l'ai donné à Victoria. Ce soir, elle aura peut-être un autre bébé... »

Il n'en démord pas :

« Mais tu veux un autre enfant ?

– Non, pas maintenant.

– Et ça ne pouvait pas attendre jusqu'à demain matin ?

– Les enfants n'attendent pas ! Ils viennent quand ils doivent venir. »

Il se retourne, tout est rentré dans l'ordre.

Avec toute l'eau qui tombe du ciel, j'ai envie de pleurer moi aussi, de laisser s'échapper un peu de cette lymphe superflue. Mon cœur est lourd comme si j'avais avalé de la boue. Dans mes oreilles, le nocturne le plus bruyant de Chopin, à plein volume. Je le pleure à petit feu, je le réécoute une deuxième fois, puis une troisième, à l'infini.

En me voyant, Helena pousse un cri rauque surprenant : « Heu ! ». De la part d'une petite fille, je m'attendais à des « Hi ! » ou des « Ha ! » frais et aigus, rebondissant sur sa langue dans sa petite bouche grande ouverte. Je me découvre pétrie d'a priori, malgré moi. Ma fille me dévoile, elle me montre mon vrai visage avec ce « Heu ! » guttural. On se met à communiquer comme ça. Elle dit « Heu ! » et je réponds « Heu ! ». Deux hominidées, mère australopithèque et fille australopithèque. Notre échange est essentiellement basé sur la fonction phatique. Nous sommes à l'aube du monde.

Ma toute petite, je dois veiller sur ton enfance. Ce temps présent qui m'échappe sera pour toi un passé vaste et fécond dans lequel tu puiseras toujours. Tu y reviendras toujours.

Je dois veiller sur ton enfance.

Entre les larmes et les soupirs, la pluie, le découragement, l'ennui et mon petit moteur infatigable qui grince entre mes côtes, je trouve dans la boîte aux lettres, sous une pile de journaux et de publicités, un petit bout de papier plié de la taille d'une noix. Un seul mot y est inscrit : « Encore ».

Je monte les escaliers en courant, Helena sautille dans mes bras et rit. Je la pose par terre dans l'entrée et sans enlever mes chaussures, je cours prendre une feuille et un stylo.

« Bach, *Suite anglaise n° 3*, Gavotte ».

Le soir, je cuisine avec le cœur qui me mord. Je m'efforce de calmer mes gestes, de ralentir la vitesse à laquelle je tourne sur moi-même.

Je me réveille à cinq heures du matin, je sors de l'appartement en tournant la clé avec autant de délicatesse que si elle était en verre. Je dévale les marches, pieds nus, en effleurant à peine le sol. Dans la boîte aux lettres, la réponse de Riccardo : « Encore ».

Mais qu'est-ce que je fais ? Ce n'était pas mieux comme ça, mieux pour tout le monde et plus juste ? Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je dois tout arrêter. Je dois supporter. Je dois résister, un jour, et puis deux, trois, et je finirai par résister pour toujours.

J'ai un goût métallique dans la bouche et une vague sensation de vertige. Je ne mange pas beaucoup ces derniers jours. Riccardo n'a plus laissé de messages. Peut-être qu'il en a déjà marre.

Impossible de quitter la maison avec une robe propre, même si je l'enfile une minute avant de me jeter à la porte. J'habille Helena, toujours à la hâte, et tout en la tenant dans mes bras, je saute dans mes chaussures encore humides de la veille, je prends mon sac, mon parapluie, mes clés et je dévale l'escalier, déjà essoufflée. La bave d'Helena laisse des traces sur

mes épaules et ma poitrine, avec les doigts collants de biscuits et de banane, elle salit mes vêtements. J'ai décidé que ça ne me dérangeait pas. Les grosses taches et les cheveux filasse, je peux vivre avec. Je laisse aux autres les colliers, ma fille s'y accroche à deux mains et les arrache. Je laisse aux autres les boucles d'oreilles, l'élégance et le temps de se faire belle. Je laisse aux autres la perfection. Moi, je n'en ai plus besoin.

Robert, le pianiste qui comptait sa bien-aimée sur ses doigts, vient de sortir un album. Il joue du Bach – le compositeur que je préfère, parce qu'il tend vers l'absolu tout en s'appuyant sur une structure rigoureuse. Chez Bach, ce ne sont pas les élans passionnés qui propulsent l'âme vers le ciel et au-delà des cordes du sensible, mais la rigueur de la construction qui, comme dans une cathédrale, hisse le regard et les aspirations jusqu'aux voûtes. L'auditeur entre en contact avec lui-même et avec Dieu. Sa musique, ce n'est pas du texte, mais un miroir. Elle ne raconte pas, elle réfléchit. Grâce à elle, on perçoit chaque nuance de nous-même et on touche, durant un instant sublime, à notre propre absolu.

Bach, *Concerto pour piano en ré mineur* BWV 1052. Premier mouvement. Après une ouverture presque prévisible, à l'unisson avec l'orchestre, le piano se dérobe agilement au motif et file sous le clair de lune. Une seule ligne de fuite. Dans son sillage, son ombre se presse, se divise en plusieurs voix, se brise contre les murs et dans les recoins, s'éloigne et revient, zébrée d'éclairs sonores. Le motif s'achève et le thème recommence du début. L'orchestre me ramène à l'endroit où Robert m'avait enlevée. Je l'attends, je sais qu'il reviendra pour moi. Le piano et l'orchestre font quelques pas, bras dessus bras dessous comme de vieux amis, puis Robert se dégage à nouveau, les yeux brillants de jade et les épaules un peu tombantes sous le poids du son. Il tourne et retourne le même motif dans tous les sens, déroule mon âme d'une seule poignée de notes, mes impressions oubliées soulevées en tourbillon et moi, débusquée

par une idée proche du murmure, *pianissimo*, ses lèvres qui effleurent les touches et les embrassent. Je garde les yeux fermés et je le vois devant moi, ses lèvres blanches, ses doigts blancs qui poussent des vagues, les unes après les autres, hors d'haleine, il pousse de toutes ses forces des rouleaux de galets et d'écume. Robert. Riccardo. Le roulement des pierres répété en écho par un bruit sourd. Aussi bien là-haut qu'ici-bas, les rivières gonflent et bruissent sur le seuil de grottes secrètes. Alors l'orchestre retrouve de la vigueur et le piano acquiert une voix pleine, maintenant c'est comme s'il parlait et ses notes sont aussi claires que des mots articulés entre la langue et les dents. L'orchestre respire à pleins poumons, avec de grands coups d'archet. Le crin frotte les cordes, les mains en coquillage vibrent, décidées, et puis tout à coup, alors que l'orage grondait, tout devient silencieux, l'orchestre est en apnée. Un contact léger et insistant coule au bout des doigts de Robert, un goutte-à-goutte délicat, comme quand il pleut et que la forêt fait frémir ses branches pour se débarrasser du voile de pluie, des gouttes si rondes, si parfaites, si fines sur la peau, derrière les yeux, au fond du palais, qu'elles me font grimacer d'un plaisir intense. Ma tête tombe en arrière et les notes ruissellent sur moi comme des lucioles dans un enchantement mystérieux. Je me suis encore égarée.

Où suis-je ? Où est la trame du morceau ? Comment Robert fait-il pour composer sa musique sur celle d'un autre ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir, le mouvement repart en quête de basses et elles retentissent comme le tonnerre, de grands coups sombres sur une formule identique aux mutations infinitésimales. Un trille, puis un autre et un autre encore. Ils font l'effet d'une explosion. Les cordes poussent et le piano dégringole la tête la première, m'entraînant avec lui sur une pente vertigineuse qui fait céder mes genoux, il descend de plus en plus bas et éclaire de nouvelles salles de conscience. Au fond de l'abîme, il instille trois notes subtiles, très simples, toujours les mêmes, ta da dam, ta da dam, ta da dam, elles s'imprègnent petit à petit, gagnent en force et éclatent avec un nouveau souffle. Je refais

surface dans une vaste mer. Les vagues et les ressacs me poussent et me tirent, l'écho venteux des violons déclenche une onde qui manque de me noyer et m'emporte au large, je sombre, je remonte, une jouissance terrible. Dans un élan retenu puis relâché se déploient des accords de nacre lourds qui rappellent les sonorités parallèles. Désormais, tout est possible. Je pourrais me perdre pour toujours. Des arpèges, lueurs qui ondulent sur la peau, aubes soudaines qui s'étirent jusqu'au coucher du soleil, blanches étouffées. Juste avant de perdre mes sens avec l'évanouissement du son, je tombe dans les bras d'un tumulte de cordes.

J'écris le titre du morceau sur un bout de papier et je l'envoie à Riccardo par la poste.

Vertiges et peau diaphane. Les odeurs sont aussi denses que de gros nuages gris. Même la petite tête moite d'Helena exhale une essence âcre qui me donne la nausée. Dehors, le vert des arbres gonfle, le printemps écarte ses bras de soleil. Je le traverse, rare et légère, prête à m'envoler à la prochaine rafale, je suis transparente comme du papier de soie.

Je me sens comme une tuberculeuse, il y a deux siècles. Un mal silencieux me consume et fait paraître mes yeux plus grands, mon destin décadent plus lumineux. Je suis la Violette malade d'Alfredo, je dissémine mon pollen comme les plantes. Comment puis-je continuer à me taire pendant les jours à venir ?

Ça finira par passer. Avec le temps, tout passe. Mais quelle ironie ! Quand j'en avais, du temps, je cherchais désespérément la vie et maintenant que j'ai enfin l'impression de vivre, je dois me donner le temps. Riccardo s'est tu et je sens ce silence se transformer en amour. Il se tait, car il sait que je n'irai pas plus loin. Je suis figée dans un instant insaisissable qui dure une éternité. Je vivrai en m'évaporant.

Même Victoria me le répète au téléphone : « C'est la solution la plus simple. Remets-toi dans le droit chemin ! » Mais c'est un chemin à sens unique, un cul-de-sac. Peut-être qu'un jour, je cesserai de le voir comme une contrainte et je m'y sentirai en sécurité, libérée des remous de ma conscience. Et je pourrais alors tirer profit de ma condition, considérer les limites que je m'impose comme les vers d'un poème, des frontières capables de dilater les mots et leur sens. Peut-être même qu'on peut trouver plus de vie là où elle se fait rare, pour autant qu'on connaisse le chemin ou qu'on ait un plan. En laissant de côté les choses vaines, laides et superflues, en ne visant qu'un but, la vie, même difficile, peut nous donner ses fruits. J'ai besoin d'un horizon, d'un objectif à atteindre. Je vais ôter de ma vue tout ce qui n'est pas ici, au fond, dans cette meilleure partie de moi-même.

Le chat m'attend devant sa gamelle, la télévision hurle des publicités pour de la nourriture et des produits cosmétiques, je reçois des élèves et j'écoute leurs mères se plaindre :

« Il ne fait jamais son piano. Je dois le forcer.

– À son âge, c'est normal... La motivation viendra plus tard. »

Je sors les poubelles, le voisin du dessus me salue. Tous les matins, à quatre heures et demie, je l'entends uriner difficilement, il ne fait que quelques gouttes dans une cuvette qui résonne et semble immense à cause de son misérable pipi. Quelqu'un a volé notre paillason et l'a remplacé par un autre tout effiloché. La concierge m'épie quand je vais prendre le courrier, au cas où je me mettrais à fouiller dans les autres boîtes. Dans la buanderie, j'ai retrouvé notre linge soigneusement suspendu avec des pincettes. Quelqu'un a enlevé tous nos vêtements des fils, pour les étendre à sa manière.

Un jour peut-être, je penserai à nourrir le chat, je décrocherai les pincettes à linge une à une et je remettrai nos vêtements à califourchon sur la corde, je démasquerai le voleur de paillason pour lui rendre son tapis dégoûtant.

Mais je n'ai pas encore accompli le processus de décantation nécessaire, les désagréments du quotidien ne m'effleurent pas, ils n'ont pas de sens.

Ce malaise qui m'habite n'a pas de sens non plus. Je suis toujours au bord. Au bord du vertige, au bord de l'évanouissement, au bord de la nausée, au bord de l'épuisement. Au bord de la maladie. Il faut que j'aille chez le médecin.

Dîner aux chandelles. Erik mastique du poisson. Il me sourit. La cadence est parfaite. Un bonheur intangible en *do* majeur. J'ai mal à la tête et mes lèvres sèches collent à mes dents. La flamme de la bougie tremble dans mes yeux.

J'essaie de me coiffer, mais mes cheveux glissent des épingles. Je ne me soucie même pas de contrôler dans le miroir, mes gestes sont vides, je suis une tension irrésolue. Je rince les tasses deux fois et en les frottant à nouveau de mousse, je me rends compte que je les ai déjà lavées. Il faut que mes mains bougent, qu'elles tâtonnent pour trouver un point d'appui. La poignée de l'armoire, le robinet, le balai, qu'importe, pourvu que je m'ancre dans la réalité.

« Il... »

« Il est... »

Mes pensées restent en suspens. Même mes idées sont incohérentes.

L'odeur du café me fait courir à la salle de bains. Je vomis.

Le monde entier repose sur une fine croûte. Elle pourrait s'effondrer à tout moment. C'est ridicule de se sentir en sécurité. Rien ne bouge pendant des siècles et puis, crac, une fissure engloutit les maisons mitoyennes, la rue pavée, la voisine qui surveille mes allées et venues. Tout sombre dans le

néant avec un gargouillis. C'est comme ça que naissent de nouvelles galaxies.

Ce matin, dans la boîte aux lettres, je trouve une enveloppe à mon nom. À l'intérieur, une clé USB, sans instructions. La musique de Riccardo. Je l'écoute, avec les écouteurs à fond, Helena dort dans sa chambre. C'est du rap. Je ne sais pas qui chante, les mots se chevauchent, s'imbriquent les uns dans les autres, ils tombent sur le temps ou juste avant, et cette syncope me coupe le souffle et le sol se dérobe sous mes pieds dans une urgence irrépressible qui est soudain aussi la mienne, une urgence sans frein qui m'écartèle. À coups de bêche, de syllabes, de crachats, de morsures, un gouffre s'ouvre en moi, ô mon petit monde, et les rimes avalent Erik, l'appartement, le monsieur qui pisse tous les soirs, les pinces à linge et la concierge, toutes mes peines et toutes mes peurs. Je veux faire l'amour en dévorant. Qui l'eût cru ? L'apocalypse se joue en binaire.

La rage du rappeur est aussi la mienne. Les mots qu'il grogne, sa musique, c'est moi. C'est ma voix. Ce que vous direz de moi n'a plus aucune importance. Ma décision est prise : je vais suivre mes propres pas, je grimperai le long des sentiers sauvages en inspirant à pleins poumons. Souffle, cœur, vie.

La terre humide et noire qui entoure ta maison me manque, tes cheveux qui effleurent mes cils, les bourgeons du temps. Je suis moi tout entière et devant mes yeux, une forêt de châtaigniers.

TABLE DES MATIÈRES

[À l'hôpital](#)

[À la maison](#)

[Dehors](#)

[Plus loin](#)

[Au-delà](#)

OceanofPDF.com

Où naissent les mères

Traduit de l'italien (Suisse) par **Lucie Tardin**

Mère depuis quelques heures, une femme observe son nouveau-né depuis son lit à la maternité. Comment porter sa fille, si fragile, sans la casser? Comment vivre avec cette nouvelle charge?

Donner naissance n'est pas le point d'arrivée mais le début d'un apprentissage.

Les journées s'organisent au rythme de l'enfant et des soins prodigués à ce petit être encore méconnu. Entre la fatigue, les nouvelles difficultés et l'amour inconditionnel qui la lie à sa fille, la mère peine à trouver son équilibre. La nature semble être sa seule compagne dans cette recherche de soi. Après sa venue au monde en tant que mère, elle renaît en tant que femme.

Virginia Helbling refuse tous les lieux communs sur la maternité pour porter un roman vif, sincère, lumineux et singulier, sur la charge mentale.

Née à Lugano (Suisse italienne) en 1974, **Virginia Helbling** a étudié les lettres et la philosophie à l'université de Fribourg. Mère de six enfants, elle travaille également comme journaliste. Avec son premier roman *Où naissent les mères*, elle devient la première lauréate italophone et tessinoise du prix Studer/Ganz en 2015.

En couverture:

Mom Connect: Mother and Child

Mary Cassatt, *Mother and Child*
(*The Goodnight Hug*), 1880
© Universal Images Group North America
LLC / Alamy Stock Photo

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)